Rita Rosenstiel

Pourquoi ?

Imprimé par l'Imprimerie Carrara à Morges

Je dédie ce livret en profonde reconnaissance
à tous mes bienfaiteurs et bienfaitrices généreux et actifs
ainsi qu'à toutes les très nombreuses personnes
qui m'ont témoigné leur compassion et sympathie
de multiples façons émouvantes et confortantes

Rita Rosenstiel

Pourquoi?

Comme petite fille, j'étais assez seule. J'avais pourtant mes deux parents, ainsi qu'un frère d'environ un an mon aîné. Mon père, homme d'affaires avisé, n'avait guère le temps de s'occuper de ses enfants. Il était très généreux et matériellement nous avions tout – et même plus que ce qu'il nous fallait. Mais il était une personne de respect; je n'osais à peine le toucher. Jamais n'aurais-je eu le courage de grimper sur ses genoux ou de tirer son nez, comme je voyais d'autres enfants « traiter » leur pères. Ainsi, je me souviens que lors d'une promenade – j'avais env. 3 ans – je pleurais et ne voulais plus marcher, parce que j'avais mal à un pied. Alors ma mère « ordonna » à mon père de me porter sur ses épaules. J'avais de la peine à me balancer là-haut, car je n'osais pas me tenir à sa tête ou à son cou. L'unique caresse de mon père était un baiser furtif pour dire « Bonne nuit » ou « Adieu ». Cette distance s'explique non seulement par le fait qu'il était de nature très discrète, mais également parce qu'il avait perdu son père très jeune et n'avait donc aucun « modèle ». En outre, ma mère, quand je ne voulais pas obéir, « s'en servait » comme menace, en criant « je vais le dire à Papa, et tu verras bien ce qui t'arrivera ». Mais il ne nous a jamais battus, ni giflés, mon frère et moi.

C'était un homme calme, créatif et généreux. Sa mère, qu'il vénéra, a dû être une femme extraordinaire. Habitant en Allemagne et devenue veuve, elle décida d'émigrer en Suisse, avec ses 4 enfants, dont mon père, alors âgé de 6 ans, était l'aîné. S'établissant à Zürich, elle y créa un commerce de papier. Il a dû bien marcher, car tous les quatre enfants ont pu faire des études. Mon père, très talentueux, désira être artiste-peintre et suivit une formation à l'Ecole des Beaux-Arts à Zürich. Mais lorsque sa mère devint souffrante, il l'abandonna, pour l'aider. Pourtant, simplement acheter et revendre du papier l'ennuya et il commença à élargirir ce commerce. En premier lieu il acheta une machine pour pouvoir couper les rouleaux de papier en feuilles. Puis, lentement, ce magasin se développa en une usine toujours croissante, fabriquant des papiers d'emballage cirés et imprimés pour l'industrie alimentaire. Une spécialité de la maison étaient les enveloppes pour bonbons, d'abord pour l'emballage manuel, ensuite pour l'automatique. Parmi ses clients comptaient tous les grands producteurs – comme Suchard (Sugus), Richterich (Ricola), Kambly, Maggi, Knorr, etc. Il était très estimé par ces entreprises et même par la concurrence. Ses employés, dont le nombre s'éleva finalement à 40 personnes, le vénéraient, car il était également très averti socialement. Ainsi, il compta parmi les premiers entrepreneurs offrant non seulement des vacances à ses employés, mais également une assurance sociale, en prenant deux tiers des cotisations à sa charge. Le journal socialiste zurichois « Das Volksrecht » lui consacra alors un article, le désignant comme « patron exemplaire ». En 1902 il avait obtenu la citoyenneté Suisse dont il était très fier, car il aimait le pays – avant tout les montagnes, dont il peignait de très belles acquarelles, pendant ses rares vacances.

Ma mère, cadette de 10 enfants d'une famille de paysans de l'Emmental n'a jamais connu son père, décédé peu après sa naissance. J'ignore pourquoi, jeune femme, elle était venue à Zürich, ni où ni comment elle avait rencontré mon père – on ne nous l'a jamais raconté… (Pourtant, lorsqu'un jour je faisais une

remarque étonnée sur le fait qu'ils se sont mariés au mois de Mai et que mon frère était né en novembre – j'ai reçu une gifle…)

C'était une personne de nature froide, s'occupant avant tout de ses devoirs de femme au foyer et de sa garderobe. Elle pouvait s'offrir tout ce qu'elle voulait et passait beaucoup de temps auprès des meilleurs couturiers de Zurich. Mais il y avait souvent de grandes bagarres entre elle et mon père, dont mon frère et moi étions les témoins affolés. Avec nous elle était très sévère, et même méchante. J'avais, au fond, peur d'elle. Parfois, quand j'étais vilaine – sans m'en rendre compte – elle m'enfermait pendant des heures dans la cave à charbon. J'y avais très peur et essayais de me cacher dans un coin, afin que le monstre qui me guettait sûrement quelque part, ne puisse pas me voir. Je n'oublierai jamais non plus comment un jour, lorsque je rentrai de l'école avec du retard (parce que j'y avais été retenue comme punition pour mon bavardage), elle m'attendait, la tapette en main, me battait furieusement et, étant tombée, elle me donna encore des coups de pied avec ses souliers à talons pointus (je la vois encore, cette pointe du soulier, tout près de mon visage). Et tout cela seulement parce que, à cause de moi, elle avait du retard pour aller prendre le thé avec une voisine.

Avec les bonnes elle était également très méchante et il arriva qu'une d'elles nous servit le repas en pleurant. J'avais pitié d'elles et elles me donnèrent l'affection dont je manquais de la part de ma mère. Un jour j'avais perdu mes souliers de gymnastique et n'osais pas le lui dire. Afin qu'elle ne puisse le remarquer, et prétendant pouvoir laisser mes affaires à l'écôle, je cachais alors mon sac, qui ne contenait plus que mon tricot, sur le chemin de l'école, dans le parc de l'église, derrière un buisson se trouvant devant une grande statue. Je l'y cherchais alors chaque fois pour la leçon de gymnastique et faisais mes exercices à pieds nus, comme les enfants pauvres. Ensuite, je remportais le sac. Mais un jour il n'était plus là. N'osant toujours pas le dire à ma mère, je le racontais, en pleurant, à notre bonne qui, par pitié, m'acheta alors de sa poche des souliers de gym et un tricot, en fabriquant

également, « avec mon assistance », un nouveau sac. Une fois ma mère envoya une de ces filles apporter – à pied – une lettre à une adresse très éloignée. Mais cette adresse n'existait pas et lorsque la fille rentra, environ deux heures plus tard, en pleurant, ma mère éclata de rire en criant : « Ha ha ! premier avril ! » J'étais présente, épouvantée, désemparée.

Parfois, elle essayait de gagner ma confiance en m'assurant que je pouvais tout lui dire. Mais lorsqu'un jour je lui confiai un petit secret, je l'entendis, peu après, le raconter en riant à une voisine, en visite chez elle. Quand je ne voulais pas manger ma soupe – ce qui arrivait très souvent – je devais rester debout à table. Une fois, lorsqu'il y avait une belle tourte pour le thé, je mis le fruit en pâte d'amande se trouvant sur mon morceau soigneusement sur le bord de mon assiette, pour pouvoir le savourer à la fin. Mais le moment venu, ma mère l'attrapa avec sa fourchette et le mangea elle-même, en riant bien amusée. Une autre fois, lorsque nous attendions des visiteurs importants, elle m'ordonna de me lever pendant le repas, venir l'embrasser, en disant « Maman, je t'aime ». Evidemment, je ne le fis pas – malgré son regard furieux et les coups de pied qu'elle me donnait sous la table… Mais le pire était, lorsqu'un jour (j'avais env. 6 ans) elle et mon père prétendirent que j'avais cassé quelque- chose. Je ne sais plus quoi, mais ce n'était pas moi. Ignorant mes explications et me traitant de menteuse, ils m'enfermèrent dans la salle de bains, comme punition. Là, assise sur le bord de la baignoire, j'étais totalement perdue. Si mes parents ne me croient pas – alors qui d'autre ? Puis j'allai sur le petit balcon, regardais les arbres, les maisons, le ciel et pour finir je voyais le monde entier, immense – et j'y étais complètement seule. La pensée de me jeter en bas était bien là, mais le courage me manqua.

Je suis née à Zollikon, un petit village – alors encore campagnard – près de Zurich, dans une villa avec un grand jardin. En été, mon frère Bruno et moi, nous étions toujours dehors. Lui était très occupé avec ses divers véhicules, tandis que moi je jouais toujours seule, dans un coin, avec des cailloux, des escargots,

faisant des couronnes de fleurs ou volant des petits fruits. Souvent je me balançais dans le hamac, rêvant être une princesse dans un grand château ; que j'avais des belles robes, plein de bijoux en or et tout le monde était à mon service. L'unique poupée que je possédais, je la détestais. Elle était très grande, presqu'aussi grande que moi, en celluloïde. Ses yeux et ses cheveux n'étaient que peints et son unique robe était fixe, c.a.d. je ne pouvais pas l'enlever – ce qui est pourtant l'occupation principale des petites mères de poupées. Un jour, je ne sais plus si c'était ma faute ou un accident, son nez était cassé – il n'y avait plus qu'un grand trou. Cela m'était tout à fait égal et, après avoir été grondée par mes parents, la poupée disparut. Puis, à Noël, ils m'annoncèrent qu'il y aura une belle surprise pour moi. Je me réjouissais de recevoir, enfin, une de ces poupées bébés, dont je rêvais. Mais c'était la même. Elle avait reçu une nouvelle tête, ses yeux étaient maintenant en verre, mais les cheveux toujours peints et la robe également la même. Mes parents furent très deçus parce que je ne montrai pas beaucoup de plaisir.

Plus tard, j'héritais de deux poupées d'une cousine. Une d'elles était assez grande, en porcelaine, avec de vrais cheveux ; elle pouvait ouvrir et fermer les yeux, dire Maman, courber les bras et les jambes grâce à des jointures vilaines Elle avait aussi une valise pleine d'habits. Mais elle était froide et je ne pouvais la sentir. L'autre était une « Käthe Kruse » déjà un peu abimée ; elle n'avait qu'une seule robe et son nez était élimé. Mais elle était douce et avait l'air triste. Je l'aimais et voulais la consoler – mais, évidemment, il n'y avait pas de réaction. Parfois mes sentiments me submergèrent de telle façon que je croyais éclater, parce que je ne savais pas où les placer. Les caresses de mes parents étaient très rares ou furtives, pour dire « au revoir » ou « bonne nuit ». Ils ne me disaient jamais qu'ils m'aimaient, bien que ce fut certainement le cas – mais comment pouvais-je le savoir ? Bruno eut son monde à lui et, en outre, ma mère me répétait que lui, le fils, était plus important que moi. Bien que de nature vivace et joyeuse, j'étais assez perdue, sans pourtant m'en rendre compte.

Je me souviens d'un horrible rêve que je faisais très souvent : je tombais dans un grand trou, je tombais et tombais, et au parois de ce trou il y avait une tête horrible, crachant du feu et qui voulait m'attraper avec ses dents énormes. Heureusement je me réveillais toujours au dernier moment, en sueur, mais sauvée… Pourtant, j'avais toujours peur d'aller me coucher, et j'examinais très soigneusement les couvertures de mon lit, pour découvrir – en vain – où se cachait ce monstre…

Lorsque j'avais 6 ans, mon père vendit la villa. C'était la crise et il investit l'argent dans son entreprise, pour ne pas devoir licencier du personnel. Nous déménagions dans un appartement à Zürich et on m'envoya à l'école. Le premier jour je dus y aller toute seule. Comme l'école se trouvait dans la rue où nous habitions, je savais bien où aller et ma mère m'avait indiqué, sur un bout de papier, le nom du maître. Mais, ne pouvant pas encore lire, j'avais beaucoup de peine à m'orienter dans cette immense maison pour trouver ma classe. Lorsque le maître nota mon nom, il me demanda aussi ma religion. N'ayant aucune idée de quoi il s'agissait, je ne pouvais pas répondre. Un peu impatient, il me dit : « Alors tu es quoi, protestante, catholique ou juive ? » Complètement désorientée je répondis « je suis Zurichoise » – sur quoi le maître, en hochant la tête, mit un X dans la colonne relative. Mon frère et moi, nous n'étions pas baptisés et éduqués sans religion. Mon père, d'origine juive, avait quitté la synagogue après la mort de sa mère, et ma mère, protestante, n'allait jamais à l'église. Noël était quand même fêté, afin que Bruno et moi puissions recevoir des cadeaux. Mais je ne savais pas ce que représentait l'arbre de Noël que ma mère décorait pourtant avec beaucoup de soin – et le petit enfant qu'on voyait partout dans une crèche m'intéressait, mais on ne m'en raconta rien.

Tous les autres enfants de ma classe avaient sept ans et déjà deux ans de jardin d'enfants derrière eux, tandis que moi, je n'avais que six ans, n'avais jamais rencontré d'autres enfants de mon âge et aucune idée de ce que voulait dire « apprendre ».

En outre, le maître, antisémite, chicanait toujours les enfants juifs et – bien que n'étant pas juive – il m'appelait « Rosensetzling » (plant de rose) ce qui évoqua chaque fois les rires de toute la classe. (Rosenstiel veut dire « tige de la rose » et ce nom fut une sorte de « fardeau » qui m'accompagna à travers ma vie). J'apprenais facilement à lire et à écire, mais en calcul j'étais nulle – je n'y comprenais tout simplement rien. Heureusement, un an plus tard nous déménagions dans un autre quartier et j'avais des instituteurs corrects. Mais j'étais toujours la plus petite de la classe. Au début de chaque leçon de gymnastique, lorsqu'il fallait faire une longue rangée, d'après la grandeur – j'étais à la fin. En jouant avec le ballon, quand c'était à moi de l'attraper, je tombais en arrière. Quant à grimper à la barre, tous les autres enfants y montaient rapidement, tandis que moi, j'essayai desespérément de me tenir avec les mains et me pousser en haut avec les pieds (ou à l'inverse). Heureusement le maître était compréhensif et lors des courses de haies, il dit même que je sautais « comme une gazelle ». Mais le dernier jour de l'année, les garçons me chargèrent dans un chariot, en hurlant avoir capturé le Sylvestre – bien que je n'étais pas la dernière arrivée, mais la plus petite et pouvais y entrer facilement.

Je n'avais pas d'amies non plus, car ma mère ne me permettait jamais d'aller visiter d'autres enfants ou de les inviter chez nous. Une fois, après avoir dit à une camarade, que je raffolais de la crème à la vanille, elle m'invita chez elle pour en déguster une, qu'elle voulait préparer spécialement pour moi. Mais lorsque je voulus m'y rendre, ma mère me l'interdit, tout net et j'ai dû appeler

la fille pour lui dire que je ne pouvais pas venir. Elle ne comprit pas – et ce fut la fin de cette amitié.

N'ayant pas de religion, j'étais un peu isolée. Pour les catholiques et les protestants j'étais une juive et ils me taquinèrent souvent à cause de mon nom – tout en m'enviant, parce que je ne dus pas aller aux leçons de religion. (D'autre part c'était moi qui enviais mes copines qui pouvaient aller à l'église le dimanche, en paradant avec leurs jolies robes, car les miennes étaient aussi très jolies). Pour les enfants juifs je n'étais évidemment pas juive, mais ils étaient gentils avec moi et tentèrent même de me faire connaître leur religion.

Peu après notre déménagement à Zürich, mon frère tomba malade de la polio. Un matin, en se levant, il ne put tout simplement plus marcher. Bien que nous dormions encore dans la même chambre, je ne fus pas contaminée. Malgré tous les moyens médicaux, une de ses jambes resta paralysée et depuis il porta une prothèse. Il pouvait pourtant marcher sans canne, rouler à vélo et, plus tard, conduire une voiture. Mais non seulement pour lui, mais pour moi également, ce fut le début d'un temps difficile, car tout ce qu'il ne pouvait pas faire, je ne devais pas le faire non plus. Ainsi, je ne devais pas aller aux excursions de l'école, pas faire de patinage sur glace – et pas prendre des leçons de ballet (mon rêve) non plus. En outre, mon devoir était de lui tenir compagnie et d'être à sa disposition. Mais Bruno était très gentil et il me soutenait toujours. Pourtant, je me considérais comme « deuxième classe », d'autant plus que ma mère me répétait que les garçons sont plus importants que les filles et qu'il fallait que j'apprenne ce que veut dire le mot « renoncer ».

Sans le montrer, l'invalidité de mon frère me pesait. Lui, il disait toujours « qu'est-ce que c'est déjà une jambe – un bras paralysé serait mille fois pire ». Mais je me sentais souvent misérable, en voyant p. ex. qu'il voulait attraper le bus, mais le ratait, parce qu'il ne pouvait pas courir. D'autre part, j'étais un peu triste ou jalouse, de voir mon père s'occuper de lui, en le faisant faire des exercises pour fortifier la jambe paralysée – tandis que moi, je

n'avais droit à aucune attention spéciale. Mais plus tard, lorsque nous étions invités à des fêtes et on dansait, je ne pouvais pas voir que Bruno était le seul resté assis. J'arrêtais alors de danser et, prétendant être fatiguée, je m'asseyais – pas à côté de lui – mais dans un autre endroit du salon, de sorte qu'il n'était plus le seul non-danseur.

A l'école j'étais très bavarde. Je ne sais pas ce que je racontais sans arrêt. Le maître devait constamment m'admonester. Parfois il m'ordonnait même de m'assoir à côté d'un garçon, chargé de me frapper sur les doigts avec la règle, quand je babillais. Mais le garçon semblait bien m'aimer, car au lieu de me frapper, il me donnait un petit coup de pied. Comme j'étais nulle en calcul, je croyais être bête – mais un jour j'entendis ma voisine de banc dire à une camarade : « Tu sais, Rita n'est pas du tout bête ! » – ce qui me rassura un peu. En fait, j'étais bonne en écriture, lecture, dessin et – plus tard et étrangement – en algèbre et en géométrie. Je me souviens qu'un jour le maître nous demanda de dessiner une parallèle au tableau noir. Aucun des élèves n'y arriva – même pas les garçons. Je savais parfaitement comment le faire – mais je ne fus pas interrogée… Une autre fois, après nous avoir expliqué une formule très compliquée en algèbre, il fallait la répéter à la fin de la leçon. Je levais la main et – après n'avoir reçu que des réponses fausses de toute la classe – le maître s'adressa finalement à moi – et la mienne était correcte. Alors il dit : « Est-ce que c'est maintenant Rita qui doit vous le dire ? »

Ainsi je me « faufilais » à travers les premières 6 années. Lorsque je dus passer à l'école secondaire, je ratais l'examen – à cause du calcul. Mes parents étaient si déçus, même fâchés, qu'ils ne s'occupèrent plus du tout de moi. Lorsque l'école recommença, je ne savais pas où aller. En effet, j'aurais simplement dû redoubler la 6e classe, mais personne ne m'en informa. Je suivais donc une fille, qui avait également échoué, à la 7e classe – ce qui était une honte, car c'était là où les enfants stupides étaient placés. Un an plus tard, après avoir vécu cette humiliation, je répétais l'examen et le passai. Dès lors j'avais des instituteurs corrects.

Après l'école secondaire mon père désira que j'entre à la Höhere Töchter-Schule (Ecole supérieure pour filles). Je savais déjà par avance que j'échouerai à l'examen – et ce fut bien le cas – à cause du calcul. On m'envoya alors dans une Ecole de commerce privée – bien que j'aurais préféré aller à l'Ecole des Beaux-Arts. Mon père me dit alors : « Bon, je te payerai les 3 années de cette école, mais ensuite tu devras vivre de ton art ». N'étant pas si convaincue de mon talent, je me résignais, par peur de mourir de faim plus tard.

Ces 3 années d'Ecole de commerce furent très enrichissantes. A part en calcul, j'étais aussi une bonne élève – même en comptabilité. Si j'y faisais une faute – c'était une erreur d'addition. Toujours joyeuse et prête à « collaborer » à toutes sortes de bêtises, j'étais assez populaire et également « membre » d'une sorte de clique qui disposait d'une grande cave, bien aménagée, où on s'amusait, en jouant du théâtre, en écoutant de la musique ou en dansant. C'était là que j'ai rencontré Victor, mon « premier amour ». Un soir, lorsque nous y étions joyeusement réunis, je vis un garçon entrer dans le local, pour nous rejoindre. J'étais tout de suite attirée et même fascinée par son charme, sa gentillesse, et j'espérais qu'il me remarquerait également. Heureusement ce fut le cas, car il éprouva la même attirance immédiate pour moi. Nous avons alors vécu une belle histoire d'amour – pourtant plutôt chaste – à cause de moi, car je n'étais pas prête à avoir une relation plus intime. Plus tard, Victor désira même m'épouser, tandis que moi, je n'avais pas le courage de me lier « pour toute la vie ». En effet, bien que rêvant d'avoir un jour beaucoup d'enfants, j'avais peur du mariage, ne pouvant pas m'imaginer qu'un homme puisse m'aimer « pour toujours » !

Puis, j'ai eu un grave accident avec le vélo. N'ayant pas vu les rails du tram, je fis une chute qui me projeta directement devant un chariot tiré par deux chevaux. Le cocher n'ayant pas pu les arrêter si vite, l'un d'eux me donna – sans mauvaise intention – un coup dans la nuque qui fut alors cassée. C'est un vrai miracle que je ne suis pas morte. Heureusement je n'étais pas inconsciente et,

ramenée à l'hôpital, je pouvais dire où j'avais mal, car il n'y avait aucune blessure apparente. Mais, après avoir fait des radios de ma nuque, on me plaça dans la chambre des mourants, car mon cas semblait sans espoir. (En effet, par ce coup, mon premier vertèbre avait été poussé en avant, en cassant la dent du deuxième, sur laquelle la tête tourne). Par chance mon frère, m'ayant suivi en vélo, avait vu mon accident et rentra vite à la maison pour en avertir mes parents. Ils m'ont alors confié au professeur/directeur de l'hôpital et je fus placée dans une chambre privée. Je dus y rester environ 8 mois, littéralement suspendue par la tête, afin que le vertèbre et cette dent puissent se remettre en place. Je supportais assez bien cette « situation » peu confortable et le professeur dût même me demander de me tenir plus tranquille car, selon ma nature, je bougeais beaucoup. Pour me faire un plaisir, mon maître d'écôle ordonna aux élèves de ma classe de m'écrire une lettre, pendant la leçon de dactylo. Elles étaient toutes très gentilles, mais je fus très étonnée de lire dans chacune que, depuis mon absence, c'était si ennuyeux et calme en classe, puisqu'il n'y avait plus personne qui faisait des drôleries. Apparemment j'ai vécu ma nature joyeuse, qui était plutôt refoulée à la maison, à l'école… Ensuite, le vertèbre et cette dent ayant finalement « retrouvé » leur place, il fallait que je porte pendant 10 mois un plâtre du cou jusqu'au ventre, pour tenir ma tête immobile. Mais je pus rentrer à la maison et même aller à l'école, parce-que le chauffeur de notre entreprise m'y emmenait et venait me chercher avec le camion. Puisque mon plâtre avait un grand col, on m'appelait « Reine Christine » et le directeur avait placé des notices un peu partout, disant qu'il fallait être prudent et ne pas me bousculer. Lorsque j'ai pu faire enlever le plâtre, je fus un peu paniquée, car c'était un tout jeune assistant sanitaire qui en était chargé et il pouvait alors voir mes seins ayant commencé à pousser ! Mais il faisait semblant de ne pas les voir… D'autre part, le professeur, auquel je dois cette guérison, me dit, lors d'une visite de contrôle, qu'il portait les radios de ma nuque cassée et « raccommodée » toujours avec lui, comme exemple d'un « cas miraculeux ».

Un an plus tard, tout à fait guérie, j'ai reçu mon diplôme. A la cérémonie officielle de la remise des prix, lorsque c'était à mon tour de recevoir le document, mes copains et même les professeurs applaudirent. Tous les parents étaient là, sauf les miens et à la maison il n'y avait aucune petite fête ni félicitations – ce n'était pas le diplôme de l'Ecole Supérieure pour filles…

Ensuite on m'envoya dans un pensionnat près de Neuchâtel, pour perfectionner mes connaissances en français. Je m'y plaisais beaucoup – en fait je me plaisais partout ailleurs mieux qu'à la maison – car tout le monde était gentil avec moi. J'étais même « membre » de la « clique entrepreneuse » qui jouait du théatre ou faisait des bêtises. Comme je savais bien dessiner, quelques filles me demandèrent de faire un portrait de leur star de cinéma préférée, en m'offrant 1Franc par dessin – mon premier argent gagné! Un jour, je pouvais me procurer un morceau de glaise, parce que je désirais apprendre à modeler. Je me retirai alors dans un coin de la grande terrasse et commençai à travailler, sans plan ni conception, mais finalement une tête est apparue. La professeur d'anglais, donnant une leçon dans un autre coin de la terrasse et m'ayant observé, vint alors admirer mon « œuvre ». Puis elle se rendit à la direction pour dire qu'elle était fascinée par mes mains et que je devais absolument recevoir des leçons de modelage. La direction l'annonça à mes parents – en vain.

Par contre, après pas mal de discussions, j'eus la permission de participer à un cours de danse. Nos partenaires étaient des étudiants de Neuchâtel qui nous invitèrent ensuite à leurs bals. Le directeur du pensionnat choisit alors les filles qui pouvaient y participer – j'y étais toujours! C'était un temps très gai et heureux et, contrairement aux autres filles, qui se réjouirent de rentrer à la maison, moi j'aurais préféré rester là (d'autant plus que j'étais amoureuse d'un des étudiants – qui n'en savait pourtant rien…)

De retour à Zürich, je travaillais pendant quelque temps avec mon père à son bureau, pour « appliquer » ce que j'avais appris à l'école de commerce. Mais je voulais aller en Angleterre, pour perfectionner mes connaissances en anglais. Comme je n'avais aucune

envie de faire du ménage, je décidai d'apprendre d'abord comment soigner des enfants. J'entrais alors comme apprentie/stagiaire à la Pouponnière de Lausanne. Ce fut un travail très dur : se lever à 6h du matin, baigner, habiller et nourrir à deux env.10 enfants en bas âge, puis refaire les lits et nettoyer la salle. Parfois il fallait aussi faire la veille de nuit. J'aimais bien m'occuper des enfants et les sœurs étaient contentes de mon travail ; mais physiquement j'avais de la peine et je l'abandonnais après 8 mois. J'ai quand même reçu un très bon certificat pour m'aider à trouver une bonne place en Angleterre.

Grâce à un ami d'affaires anglais de mon père j'en ai obtenu une auprès d'une famille juive qui habitait dans une belle villa à Londres. Il y avait une cuisinière, un jardinier et une femme de ménage. Je dus m'occuper uniquement des deux enfants de 2 et 6 ans et j'étais traitée comme un membre de la famille. Je pouvais également être créative en faisant, p. ex. pour les anniversaires des enfants, célébrés avec environ 20 invités du même âge, des décorations de table très admirées. Je fabriquais aussi des habits pour les poupées et lorsque nous passions l'été dans leur charmante résidence à la campagne, j'en peignais quelques aquarelles.

La petite fille de 6 ans voulait tout savoir sur la Suisse et, lorsque le 1er août approcha, je lui dis que c'était « son anniversaire ». Ce jour-là, en me rendant à table, je trouvai sur mon assiette un petit chalet en chocolat, parsemé de neige en noix de coco rapée et un mini-drapeau Suisse sur le toit… Le petit garçon d'à peu près deux ans était un bonhomme très vivace et intelligent. Fâché avec moi, parce qu'il ne voulait pas aller au lit, il cria : « *Go back to your silly old Switzland !* » Un jour, lorsque nous étions dans le jardin, il frappait constamment le mur de la maison, avec un grand morceau de bois. Je lui criais alors : « arrête de battre la maison ». Il s'arrêta, mais après un moment de réflexion il recommença en m'informant : « Rita, c'est mon bâton que je bats, pas la maison ! »

Le grand-père et le père des enfans étaient des rabbins – le premier fut fondateur de la synagogue libérale à Londres et une personnalité connue et hautement respectée. A cause de mon nom ils

avaient pensé que j'étais également juive et je me sentais un peu « coupable ». Mais il n'y avait aucun problème et j'étais même chaleureusement invitée à assister à leurs cérémonies religieuses. Ainsi, chaque vendredi soir, avant le repas, le grand-père résumait les événements de la semaine passée, encourageant ceux qui avaient un problème et remerciant ceux qui s'étaient distingués par une action ou une attitude louable. Ensuite il disait une prière, puis il levait son verre (de champagne), on trinquait et tout le monde se levait pour s'embrasser. J'étais également embrassée par tout le monde – sauf par le père des enfants. Mais la petite fille insista, de sorte qu'il « céda » – un peu embarassé/amusé… Bien que toute la famille m'avait accueillie avec beaucoup de gentillesse, en m'assurant que j'étais la bienvenue à leur shabbes, j'y renonçai finalement, m'y sentant quand même déplacée.

Chaque matin, le petit garçon devait faire un somme au jardin dans sa poussette. Mais il ne voulait pas, criait, jetait sa couverture dehors et sa mère avait beaucoup de peine à le faire obéir. Lorsqu'un jour ce fut mon tour de le coucher, il fit le même cirque. Je le grondai alors en suisse-allemand. Il s'arrêta un moment, en disant « funny little Rita » – puis continua. Agacée – et bien qu'ayant été instruite de ne jamais battre les enfants – je lui donnais un petit coup sur le derrière. Alors, tout étonné, il resta tranquille. En rentrant à la maison, je vis le grand père sur la terrasse, fumant sa pipe. Il avait certainement vu ce petit coup et je m'attendais à une réprimande. Au repas de midi, la mère des enfants s'étonna pourquoi Robert, lorsqu'elle le couchait, faisait un tel théâtre, tandis qu'avec moi il était calme. Je regardai le grand-père – mais il n'avait qu'un petit sourire aux lèvres… C'était un homme sage et bon, qui me témoignait toujours beaucoup d'attention. Un jour il me montra même – en secret – où il avait caché son meilleur Whisky : derrière sa plus précieuse Torah. Lorsque je quittai ce poste, il me donna deux très bons certificats : l'un écrit sur son papier officiel de rabbin, l'autre sur son papier privé. « On ne sait jamais » me dit-il, avec un clin d'œil !

De retour à Zürich, l'ami d'affaires de mon père, auquel je devais cette place, voulait m'épouser. Il circulait avec un très beau

cabriolet et lorsque je l'admirais, il dit : « vous n'avez qu'à dire un mot, et il est à vous ». Mais à ce prix là je ne voulais pas ce cabriolet. Ensuite il fit une demande officielle de mariage auprès de mes parents – que je refusai, au grand déplaisir de ma mère, car il était très fortuné. Quelques mois plus tard il revint nous visiter, accompagné par sa femme qu'il venait d'épouser. Elle était beaucoup plus agée que moi, portait un magnifique vison et était couverte de bijoux. Alors ma mère me dit : « Tu vois ce que tu aurais pu avoir… »

J'avais encore d'autres occasions de me marier et j'étais parfois très amoureuse. Mais je n'ai jamais eu le courage de me lier. Je pensais toujours : Bon, maintenant il est peut-être amoureux, mais dès qu'il me connaîtra bien, il me quittera de toute façon. En effet, je n'étais pas si convaincue des qualités qu'ils croyaient voir en moi et, en outre, il me semblait que l'amour n'existait que dans les romans et au cinéma…

Le seul homme que j'aurais voulu épouser était John Taylor. Un jour, en faisant des commissions avec un copain, celui-ci me dit : « viens, on va dire bonjour à un ami qui travaille dans le magasin de disques là-bas ». En y entrant, je vis un jeune homme au comptoir parler avec un client. J'étais fascinée et, comme bannie, je dis à mon copain : « Qui est-ce ? » Mais il me répondit : « Celui-là n'est pas pour toi » – ce qui voulait dire qu'il était homosexuel. Plus tard j'ai eu l'occasion de faire sa connaissance et nous sommes devenus de bons amis. Il était Anglais, pianiste de concert et ne travaillait que temporairement dans ce magasin. Ce qui me touchait le plus c'était son charme juvenile, son humour, sa culture, son naturel aimable. Je n'oublierai jamais le jour où nous nous trouvions, avec quelques amis, dans un local où l'on dansait. Il voulait alors absolument danser avec moi, sans avoir la moindre idée comment faire. J'avais l'impression qu'il désirait tout simplement être comme les autres hommes. Ainsi nous sautillâmes de façon assez maladroite à travers la salle, mais il avait l'air si heureux que je ne voulais pas l'interrompre et essayais de le suivre le mieux possible.

Bien qu'indépendant, il habitait avec sa mère, son père étant décédé lorsqu'il avait 10 ans. Quand il était malade il m'appelait,

demandant ma visite. Mais sa mère n'aimait pas ma présence – elle semblait préférer que son fils fréquente des hommes, au lieu de le « perdre » pour une « autre » femme. Malgré sa popularité et son succès comme pianiste, il souffrait de temps en temps de dépressions. Après un certain temps, restée sans nouvelles de lui, j'appris qu'il s'était rendu – de sa propre volonté – dans une clinique psychiatrique. Puis, apparemment allant mieux, il était parti, prendre un peu de vacances au Tessin – seul, sans son ami, ce qui m'étonna. Mais il m'écrivit une très gentille lettre, m'assurant qu'il se sentait bien et que je ne devais pas me faire de soucis. Deux jours après, j'appris qu'il s'était ôté la vie !…

* * *

Après mon stage de 15 mois en Angleterre, je ne savais pas que faire et acceptais l'offre de mon père de travailler avec lui, dans son entreprise. Il m'avait alors tout appris, car je suivais une sorte de formation dans tous les « départements », comme la facturation, la vente, l'achat, le contrôle des représentants etc… sauf la comptabilité. Il me chargea également de la préparation/distribution de la paie des ouvriers. Lui-même, encore « vieille école », avait alors simplement écrit le nom de famille sur les enveloppes. Lorsque c'était moi qui les préparais, j'étais un peu gênée et ajoutais « Monsieur ». Mon père trouvait cela inutile, mais il me laissait faire. Un jour, un des ouvriers vint vers moi, pour me dire : « vous savez, Mlle Rosenstiel, nous apprécions tous beaucoup que vous écrivez toujours « Monsieur » sur nos enveloppes »…Un autre ouvrier, un Sicilien, me demanda une fois, très timidement, quelle religion j'avais. Lorsque je lui dis que je n'en avais aucune, il sembla abattu. Quelques jours plus tard, il revint vers moi, me disant : « Vous savez, Mademoiselle, cela ne fait rien, car c'est moi qui prie pour vous ». Un autre jour il vint me voir au bureau, m'apportant une enveloppe, non fermée, pleine de billets de banque, en me demandant si je pouvais la garder pour lui dans le trésor, jusqu'au lendemain. C'était ses économies qu'il avait récupérés à

la Banque, pour les emmener en Sicile, puisqu'il allait s'y rendre voir sa famille. Mais, ne dormant pas seul dans une chambre, il craignait que ses copains lui voleront cet argent pendant la nuit. Je voulais alors lui donner une quittance, mais il trouvait cela pas nécessaire. Le jour après il vint récuperer son enveloppe, sans vouloir contrôler son contenu et en m'offrant un beau bouquet de fleurs..

En voyant les ouvriers prendre leur repas de midi, assis n'importe où, je demandai mon père si je pouvais aménager un coin sur la galerie comme cantine pour eux. Il m'accorda alors un petit budget avec lequel je pus acheter un frigo, un réchaud, une bouilloire, de la vaisselle+couverts, deux grandes tables et une dixaine de chaises. Pour respecter mon budget j'avais acheté ces dernières chez un brocanteur, en les peignant ensuite moi-même de couleurs différentes. Comme les ouvriers pouvaient me voir travailler sur cette galerie, ils venaient, à tour de rôle, m'exprimer leur appréciation pour mon investissement en faveur de leur bien-être.

Par notre collaboration je m'étais rapproché de mon père et je crois que nous étions un bon « team ». Il était très sévère, mais il me fit aussi l'éloge lorsque j'avais fait du bon travail. Comme il était devenu un peu fatigué, il me confiait toujours plus de tâches. Ainsi il me chargea aussi de sortir des amis d'affaires à sa place et également d'assister aux réunions des industriels du papier. J'y étais accueillie avec beaucoup de gentillesse et tous les participants m'exprimèrent la grande estime qu'ils éprouvaient pour mon père. Pourtant, ces réunions ayant parfois lieu dans un hôtel, où tout le monde logeait et, étant l'unique (et jeune) femme présente, quelques-uns de ces Messieurs ne se gênèrent pas de me faire des propositions « peu sérieuses »... Evidemment, je n'en dis rien à mon père, car il ne m'aurait pas cru. D'autre part, non seulement mes relations avec nos clients, mais également celles avec nos concurrents étaient très bonnes et même amicales. Ainsi il arriva qu'un des frères Baumgartner (Baumgartner Papiers SA à Renens) m'appela, en me demandant si je devais égalemement soumettre une offre à la maison Suchard SA pour l'emballage de leurs bon-

bons SUGUS. Sur mon affirmation il voulut savoir quel prix j'avais prévu. Après le lui avoir indiqué, il dit: « Alors je vais faire mon offre plus chère et ce sera vous qui aurez la commande » – et c'était bien le cas. (Evidemment, ce n'était pas par pure bonté, car il s'agissait de 1'000 kg et cette fabrication gênait son programme actuel de travail).

La maison MAGGI AG comptait également parmi nos clients, achetant le papier ciré brun pour ses fameux cubes. Un jour ma classe d'école (primaire) fut invitée à visiter cette fabrique. Lorsque le directeur nous montra l'immense machine qui emballait ces cubes, je lui dis, que c'était mon Papa qui avait fabriqué ce papier. Il me demanda alors mon nom, puis, enchanté, il me dit: « Alors dis à ton Papa que nous sommes très contents avec son papier ». Ensuite il me donna une grande boîte pleine de ces cubes. Inutile de dire que j'étais très fière et « savourais » l'étonnement de mes camarades.

* * *

Devenue financièrement indépendante, j'avais quitté le foyer paternel pour habiter d'abord dans un Studio à Zürich, puis dans un appartement de $3^1/_2$ pièces à Meilen, au bord du Lac de Zürich. J'avais un grand cercle d'amis, presque tous des artistes. Je chantais également dans un chœur et participais à l'organisation de ses concerts, en créant les programmes et les affiches. (Le plus beau « salaire » que j'aie jamais reçu, sont les Fr. 50.–, distribués à chaque membre du chœur, après un concert au Tessin…)

J'avais aussi un chien, un magnifique Barsoi (levrier russe). Il était très, très gentil et a enrichi ma vie de façon unique. Je l'avais, pour ainsi dire « sauvé » d'un chenil, où il avait passé les premiers 4 ans de sa vie de façon très malheureuse. Dès lors il m'accompagnait partout et lorsque je travaillais dans mon bureau, il était couché près de moi. Mais quand je laissais la porte ouverte, il s'allongeait dans l'embrasure, de sorte que je ne

pouvais pas partir en l'oubliant. Parfois je le laissais au bureau, pour aller faire des commissions. Un jour un des employés me dit : « Vous savez, Mademoiselle, votre chien nous avertit toujours de votre rentrée puisque, ayant entendu votre voiture, il se lève et fait des bruits impatients. Alors nous arrêtons de babiller pour nous remettre vite au travail… » Il y a tant à raconter sur ce chien que je le ferai peut-être un jour séparément. Jamais je n'ai pleuré autant que lorsque j'ai dû le faire endormir parce qu'il était devenu vieux et malade.

Mon frère qui, de prime abord, ne s'était pas intéressé à notre entreprise, était à l'étranger, en France et en Amérique. Puis il décida de venir travailler avec nous. Mon père en était très content, puisque c'était lui, « son héritier ». Malheureusement, cette collaboration ne fut pas très heureuse, mon frère voulant tout réorganiser, contre l'avis de notre père. Finalement, devenu un peu fatigué, il se retira, en confiant la direction de l'entreprise à Bruno et moi. Mais mon activité créative se limita à la conception d'imprimés, la publicité et, p.ex. une fois par an, à la création/gérance de notre stand à la foire (au Hallenstadion de Zürich) pour l'equipement des boucheries, à laquelle nous offrions notre papier spécial (non collant) pour emballer la viande dans les magasins. C'était un changement amusant ; une fois j'avais gagné

une Moped à une tombola – et un des autres exposants, un veuf avec deux petits garçons, désirait même m'épouser… Ce papier était d'ailleurs un énorme succès et pratiquement toutes les boucheries en Suisse désiraient l'acheter, de sorte que nous avons partagé la fabrication avec nos concurrents – et c'était moi qui distribuais les quantités à livrer par qui, d'aprés les régions.

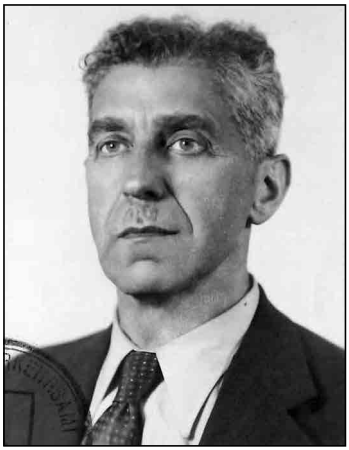
Comme j'avais maintenant une voiture de l'entreprise à disposition (en effet celle de mon père qui ne pouvait plus conduire) j'avais la chance de pouvoir l'utiliser également pour mes voyages privés. Ainsi je traversais toute l'Europe, toute seule, soit pour les affaires, soit pour mes vacances. Comme c'était encore peu habituel qu'une femme conduisait, j'ai rencontré beaucoup de chevaleresquerie de la part des conducteurs masculins – avant tout en Italie…

Mon père, retraité, souffrait de la maladie de Parkinson et ne pouvait donc plus peindre. Il essayait pourtant et c'était avec le cœur déchiré que je le voyais alors, assis à son chevalet, en soutenant avec une main l'autre, tremblante, qui tenait le pinceau. La dernière fois que je l'ai vu est également restée douloureusement dans ma mémoire. Tombé malade, on l'avait hopitalisé. Un jour, en le quittant après ma visite, je me retournais à la porte pour lui faire encore un petit signe d'adieu. Je le vois encore, couché là, seul et un peu perdu, me suivant avec un regard étrange. J'aurais voulu revenir vers lui, lui faire un câlin, mais sachant qu'il n'aimait pas cela, je ne l'ai pas fait. La même nuit il est décédé…

C'était un homme généreux, très créatif, mais – comme cela arrive parfois aux hommes intelligents – il était tombé dans la trappe d'une femme raffinée et même méchante – ma mère. Je n'oublierai jamais comment, après une de leur nombreuses disputes initiées par ma mère, celle-ci emmena mon frère et moi – encore enfants – dans la chambre à coucher parentale. Là, mon père était assis sur une chaise, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête entre ses mains, regardant le sol. Et c'était avec une peine infinie que je voyais des larmes tomber parterre, tandis que ma mère, cruelle, cria : « voilà votre père, regardez-le,

c'est ça votre père ». Déchirée par la pitié et l'amour, je voulais courir vers lui pour l'embrasser, le consoler – mais je n'en ai pas eu le courage – par peur de ma mère – et craignant également qu'il n'aurait pas aimé cela. En y pensant, je pleure encore maintenant.

Le plus beau souvenir que je garde de lui, ce sont les vacances que j'ai eu le privilège de passer avec lui, toute seule. Comme il aimait les montagnes, contrairement à ma mère, il s'y rendait parfois seul, pour pouvoir y peindre à sa guise. Mais lorsque j'étais adolescente, il m'emmenait avec lui. J'essayais alors également de peindre et il m'encourageait toujours en me donnant des conseils ou corrigeant mes maladresses. En outre, le soir, comme il y avait toujours « de la danse » à l'hôtel, et sachant que je désirais y aller, il se « sacrifiait » alors en m'y accompagnant, en savourant un peu de vin blanc. (je crois même qu'il était un peu fier du succès de sa fille, puisque les jeunes hommes accouraient parfois plusieurs à la fois pour m'inviter à danser…)



En 1974, lorsque j'ai eu 50 ans, je décidais de changer ma vie. Ne voulant pas finir le reste de mon existance comme femme d'affaires, je quittais mon poste à la tête de l'entreprise créée par mon père (Rosenstiel-Papier AG à Zürich). Ayant également vendu mes actions héritées, je partis – loin de tout – en Suisse romande. Puisque presque tous mes amis étaient des artistes et, voyant leurs difficultés pour faire carrière, j'avais décidé de m'occuper de leur promotion et de faire – enfin – quelque chose qui me faisait plaisir et me convenait. J'achetai une grande maison à Lutry, au bord du Lac Léman, construite et encore habité par un architecte suédois. Elle avait un petit jardin, avec accès libre au lac, un garage double et même un hangar pour un bateau. Mais ce qui m'intéressait le plus c'étaient les 3 chambres d'amis et la très grande cave, bien aménagée, qui se prêtait parfaitement à y faire des concerts, des expositions d'art, des conférences. (Plus tard, l'architecte, ayant divorcé, regretta avoir vendu sa maison et me proposa de l'épouser – pour pouvoir y habiter à nouveau…)

AUX FEUX FOLLETS

Pendant les travaux de décoration, j'avais fait venir un menuisier pour effectuer quelques petits changements. Un jour celui-ci me demanda : « Allez-vous habiter toute seule dans cette grande maison ? » et lorsque je lui expliquai ce que j'avais l'intention de faire, il dit : « Alors je vais vous envoyer ma femme, pour vous aider ». Dès lors, Francisco et Maria Martos, Espagnols, établis en Suisse depuis longtemps, m'aidèrent partout où j'en avais besoin et lorsque j'étais malade, le mari m'apportait de la soupe que sa femme avait préparée pour moi. En outre, grâce à eux, j'ai appris plein de choses concernant le ménage ou le jardinage, dont je n'avais aucune idée. J'ai vraiment eu un ange gardien qui m'a envoyé ces deux personnes gentilles et fidèles. Nous sommes d'ailleurs toujours en contact régulier.

D'autres artisans s'étaient également distingués par des gestes généreux et utiles. Ainsi le maître peintre, lorsque je le fis venir pour savoir si les cadres en bois des fenêtres avaient besoin d'une nouvelle couche de protection, me dit : « il serait bon d'en mettre une, mais si vous voulez, vous pouvez le faire vous-mêmes ». Il m'apporta alors le matériel nécessaire, me montra comment procéder et, venant de temps en temps me « surveiller », il était content de mon travail. Il y avait beaucoup de fenêtres, mais je n'avais encore rien d'autre à faire, en attendant les décorateurs pour l'intérieur.

Un jour, ma voisine Anne Pochon, se trouvant dans son jardin et me voyant travailler, m'appela, en disant qu'il ne fallait pas être si appliquée et plutôt venir prendre un café. Elle me raconta alors que son beau-père, Alfred Pochon, était directeur du Conservatoire de Musique de Lausanne et également le celliste du *Quatuor du Flonzaley*, dont Fritz Kreisler était le violoniste. C'était comme une augure, car ce fut mon premier contact avec les cercles musicaux de la région. Je décidais alors de ne pas la chasser de mon (double) garage, comme j'en avais l'intention car, selon mon contrat d'achat, elle avait un droit éternel d'y garer sa voiture. Ainsi, de cette première rencontre s'est développée une belle amitié – qui dure toujours – bien que Anne était très vexée, car son petit chien n'aboyait que lorsque quelqu'un venait chez moi, mais n'émettait aucun son, si un cambrioleur essayait de penétrer chez elle !

Lorsque l'aménagement de la maison fut terminé, je la baptisais « Aux Feux Follets », en hommage à Franz Liszt, pour qui j'éprouve une grande admiration – et ce nom me semblait s'accorder avec l'activité que j'y avais prévue. Mon amie, la pianiste Natuscia Calza de Milan, m'avait fait envoyer son grand piano à queue qu'elle avait dû remplacer par un modèle plus petit, par manque de place. A l'inauguration il y avait env. 40 personnes, mon frère, mes amis et quelques personnalités du monde musical, comme p. ex. Lili Haskil, une des deux sœurs de Clara Haskil, défunte. Elle inaugura le piano, en coupant solennellement le ruban rouge que j'y avais attaché.

Des pianistes du monde entier à Lutry

Du 1er au 15 juillet, un cours d'interprétation pour pianistes se réalise pour la prem fois à Lutry. Il est donné par le professeur Pe wanger ,de Londres, qui est — entr membre du jury du Concours Clara-H vey. Une douzaine de pianistes du se sont inscrits, à savoir de l'Argenti du Japon, des Indes, de l'Afrique l'Australie, de la Belgique et de la

Le cours a lieu sous le patronag Haskil, la sœur de la célèbre piani et se déroule à la villa « Aux Feux ment acquise par Mlle Rita R N. Strinning. Cette belle maison spécialement pour pouvoir accu avant tout des musiciens.

A la fin du cours, un récita cipants sera organisé en coop Hindemith au chalet de Lac

Puis, en 1975, je commençai à organiser des cours d'interprétation pour piano, violon, chant, musique de chambre, des expositions d'art, des concerts et conférences – sans but lucratif, car toutes les recettes étaient remises aux artistes. La commune de Lutry me soutenait, en m'apportant p. ex. gratuitement des chaises pour mes manifestations plus importantes. Mon activité fut appréciée, même par la presse, et j'en étais très heureuse.

Les élèves des cours de piano – donnés par Peter Feuchtwanger (Londres), alors reconnu comme excellent pédagogue – venaient de tous les coins du monde. Ne pouvant pas tous loger chez moi, les habitants de Lutry les accueillèrent généreusement et un petit restaurant sur place préparait chaque soir un repas pour nous, à un prix très modeste. Des pianos pour travailler étaient également mis à disposition dans diverses maisons. Comme j'offrais une collation à 16 heures, les femmes de Lutry m'apportaient des gâteaux faits maison, « afin que je ne dusse pas fournir tout moi-même ». A la fin des cours j'organisais un concert, pour donner l'occasion aux élèves de montrer ce qu'ils avaient appris pendant ces 2 semaines. Il avait lieu à l'Hôtel Beau-Rivage à Lausanne-Ouchy, suivi d'une réception. Chaque pianiste reçut alors une sorte de « diplôme » ("fabriqué" par moi-même) et c'était Lili Haskil qui les distribua, munis de sa signature. A part la presse, tous les mélomanes de la région, ainsi que les hôtes de Lutry, le boulanger, le patron du restaurant, mes amis espagnols, les livreuses de gâteaux etc, y étaient invités.

Le plus jeune partcipant à ces cours de piano était le Belge, Luc Devos, 14 ans, fils du Ténor Louis Devos. Il était très timide et se tenait toujours un peu à l'écart. Très mûr pour son âge, il comptait parmi les meilleurs élèves. Je m'occupais tout particulièrement de lui et, plus tard, je m'efforçais à lui ouvrir le chemin dans le monde musical, en organisant des récitals avec lui à Lausanne, Genève, Berne, Zurich etc. – tous avec un très bon écho. J'éditais également son premier disque sous le sigle « Aux Feux Follets ». Etant devenu une sorte de « pseudo-fils » pour moi, il venait souvent me rendre visite pendant ses vacances. Lorsqu'il eut 19 ans, il fut 2e au Concours Clara Haskil à Vevey et quelques années plus tard je pus lire dans la « Libre Belgique » qu'il figurait à la place No10 des 20 personnalités les plus estimées de la vie culturelle en Belgique. (Aujourd'hui il a 50 ans et notre amitié dure toujours).

Parmi les artistes peintres dont j'ai pu exposer les œuvres, figurent p.ex. Christine Guilloux, Paris et Hanno Bujatti, Vienne. Une des expositions les plus émouvantes était celle que j'avais organisée avec les peintures de deux invalides. L'un d'eux ne pouvait pas bouger du tout et peignait couché sur un chaise spéciale, avec le pinceau dans la bouche. Puisque je ne pouvais remplir qu'une paroi de mon local avec ses œuvres, j'invitais un autre invalide, qui m'avait été recommandé par l'hôpital de Lausanne. Il était paralysé d'un côté et se déplaçait avec une chaise roulante. Les deux artistes ont pu vendre tous leurs tableaux et nous étions très heureux.

J'ai également pu présenter une exposition des œuvres de l'artiste-peintre italien, Tino Repetto. J'avais fait sa connaissance lors du vernissage d'une de ses expositions à Milan. C'était une sorte de « coup de foudre » car je fus immédiatement fascinée et émue par son naturel chaleureux, sa modestie. Nos sentiments étant réciproques, nous avons alors vécu une – courte – histoire d'amour. Elle ne pouvait en effet pas durer, non seulement vu la distance entre nos domiciles, mais également à cause de mon train de vie complètement différent du sien. Nous nous sommes donc séparés, en maintenant une amitié précieuse. Plus tard, il épousa mon

amie, la pianiste milanaise, Natuscia Calza. Ensuite, le couple désirant adopter un enfant, s'est rendu en Roumanie pour y chercher un orphelin. Mais lorsqu'ils voulurent rentrer avec lui en Italie, ils en furent empêchés à la frontière, car il fallait observer une quarantaine de 2 mois. Je les accueillis alors chez moi, dans ma maison spacieuse. C'était une cohabitation idéale et heureuse, car Natuscia pouvait travailler le piano, Tino pouvait peindre à sa guise et nous partagions les soins pour le bébé – et la préparation des spaghettis…

Ma mère ne vint qu'une seule fois pour quelques jours aux « Feux Follets », avec mon frère. Elle ne dit pas un mot d'appréciation, ni pour la maison, ni pour mon activité. Lorsqu'elle fut mourante, à Zurich, le destin voulut qu'il n'y eut que moi qui soit présente. Très inquiète et effrayée – peut-être par mauvaise conscience ? – elle fixait toujours un coin de la chambre où elle semblait voir une porte, par laquelle elle devait passer, sans savoir ce qui l'attendait derrière. J'essayais de la calmer et, comme les tendresses n'étaient pas « la coutume » entre nous, je caressais seulement doucement sa joue, avec un doigt, en disant que tout allait bien. Elle se calma lentement et put finalement s'endormir paisiblement, pour toujours.

* * *

Par mon activité j'ai rencontré beaucoup de personnalités, avant tout du monde musical. Le violoniste Carlos Villa je le connaissais pourtant déjà à Zurich. D'origine colombienne, mais élevé à Philadelphia, son père l'emmena – à l'âge de 17 ans – en Suisse, pour y commencer sa carrière de musicien. Lorsque je fis sa connaissance, il avait env. 23 ans – un jeune homme charmant, très doué, cultivé et parlant plusieures langues. Mais, il était toujours impliqué dans diverses histoires d'amour. Je le considérais donc comme une sorte de séducteur et il ne m'intéressa pas beaucoup. Comme il avait souvent joué en Duo avec John Taylor, les deux étaient prévus pour un concert au Festival du Jura à Neuchâtel. Mais, John n'étant plus

de ce monde, le pianiste Warren Thew le remplaça et, comptant également parmi mes amis, j'étais présente. Un jour, alors que tout le monde était joyeusement réuni à table et s'amusait, je ne supportais plus leur gaieté et me retirais dans ma chambre. Quelques moments plus tard quelqu'un frappa à la porte. C'était Carlos. Il dit simplement : « Il me manque aussi » et me prit dans ses bras. Nous parlâmes alors longtemps de John – et depuis nous sommes devenus de bons amis. Plus tard il s'établit à Londres parce que Otto Klemperer l'avait engagé comme premier violon solo du New Philharmonia Orchestra, avec lequel il a ensuite donné plusieurs concerts en soliste.

Grâce à lui j'ai rencontré quelques personnalités du monde musical. Otto Klemperer, auquel il me présenta, me dit, en tapotant mon épaule : « Un très bon violoniste, ce Villa » et Sir John Barbirolli me montra – avant son concert – où il avait caché sa bouteille – indispensable – de Whisky : dans son pupitre (mobile) du chef… Plus tard, Carlos s'établit à NewYork, mais, venant souvent en Europe, il habitait toujours chez moi. J'avais alors organisé toute une série de concerts avec lui et Luc Devos, puisque les deux s'entendaient à merveille.

Le pianiste le plus célèbre qui donna des Cours d'interprétation musicale dans ma maison était Vlado Perlemuter. Lorsque j'avais appris qu'il désirait, après une longue maladie, redonner des concerts, j'arrangeais un récital avec lui dans la Salle Paderewski à Lausanne. C'était un évènement, d'autant plus qu'il était un des rares élèves encore en vie de Maurice Ravel. Ses cours d'interprétation ont également attiré beaucoup d'attention. Plus tard j'ai eu l'occasion de lui rendre visite à son domicile à Paris. Il m'a alors montré, très fièrement, ses trésors de correspondance avec les autres célébrités du monde musical de notre temps.

Lili Haskil habitait à Vevey, dans l'appartement qu'elle avait partagé avec sa sœur Clara, défunte. C'était une gentille petite dame et elle me traitait toujours avec beaucoup d'attention. Ainsi, elle m'invita une fois pour déguster une crème à la vanille qu'elle avait préparé pour moi, d'après une recette spéciale de sa patrie,

la Roumanie. Entre autres je fus également invitée pour le thé chez Nikita Magaloff, Mme Elisabeth Furtwängler (à son domicile dans la région) et même chez Paul Badura-Skoda à Vienne. D'autre part je pouvais accueillir dans ma maison Martha Argerich, Hermann Prey et Dinorah Varsy, car ils s'intéressaient tous à mes cours d'interprétation musicale. Le plus jeune participant aux cours de piano – et qui aimait venir manger des Spaghetti – était Christopher Chaplin, le cadet des enfants de Charlie. Le chauffeur l'amenait, mais c'était moi qui le reconduisais chez lui, à Corsier s/Vevey. Une fois, lorsque nous étions devant l'immense portail du jardin, il ne trouva pas sa clef et grimpa tout simplement à travers la grille d'environ trois mètres de hauteur – donnant un bon exemple aux cambrioleurs. (Je ne sais plus quel âge il avait – en tout cas moins de 20 ans).

Parmi mes meilleurs amis je pouvais compter les veuves de Carl Schuricht, Josef Krips et Frank Martin. Martha Schuricht[1] (habitant à Corseaux) était une excellente cuisinière et m'invitait souvent à savourer des repas exquis, en racontant avec plein d'humour ses expériences comme épouse du chef d'orchestre. Elle le rencontra à Zürich, lorsqu'elle était secrétaire à l'hôtel où il était descendu. Il lui offrit alors un billet pour son concert – et « elle était perdue »…

Harrietta Krips, habitant à Montreux-Territet, m'invita pour un long séjour à Vienne où elle possédait toujours son ancien appartement. Elle me montra toutes les attractions de la ville, entre autres également le Schloss Schönbrunn et la Hofburg. Dans cette dernière j'ai pu contempler avec émotion le berceau et la petite carosse du Roi de Rome, le fils malheureux de Napoleon I, devenu Duc de Reichstadt. Son destin m'avait occupé pendant un certain temps et j'en avais même fait un exposé à l'école.

Quant à Maria Martin, je lui avais été présentée au Festival Menuhin de Gstaad et peu après elle m'invita à joindre le comité de la Société Frank Martin (en ce temps-là à Lausanne, maintenant

[1] Elles viennent de décéder.

à Genève), dont elle était la présidente. Sa fille était danseuse de flamenco et son père avait composé pour elle la « Fantaisie sur des rythmes Flamenco » (danse et piano), dont la Première eut lieu au Festival de Lucerne, avec Paul Badura-Skoda. Sous le titre « Inspiraciones Andaluzas » j'ai ensuite organisé ou vendu plusieures de ces présentations avec Luc Devos au piano. Maria Martin vivait en Hollande, mais elle avait également un pied-à-terre à Genève et, lorsqu'elle s'y trouvait, elle venait souvent me voir à Morges. J'appréciais beaucoup sa compagnie, car c'est une femme très large d'esprit et je pouvais discuter de tout avec elle. J'ai également commencé à traduire en allemand ses mémoires (« *Souvenirs de ma vie avec Frank Martin* » – Ed. L'Âge d'homme – 1990), car Frank Martin compte pour moi parmi les personnages les plus attachants du monde musical de notre temps

* * *

Comme mon activité d'organisatrice de cours d'interprétation musicale, d'expositions d'art, de concerts etc. exigeait non seulement beaucoup de travail mais était également très coûteuse, je l'ai abandonnée après 10 ans. Ma maison à Lutry, maintenant trop grande pour moi toute seule, je la vendis, en cherchant une plus petite. Mais aucun des objets offerts me convenait et, en plaisantant, je dis à l'agent : « si je ne trouve pas de maison qui me plaise, je devrais peut-être en faire construire une moi-même ». Alors il s'écria : « Si vous voulez construire, j'ai un magnifique terrain pour vous ». Par pure curiosité j'allais le regarder – et fus conquise. Il se trouve dans les environs de Vevey (Corseaux), au milieu des vignes, avec une vue imprenable sur tout le lac Léman. Comme une telle occasion ne se représenterait plus jamais, je l'achetais, pensant pouvoir le revendre facilement, si je ne voulais pas construire. Puis – je voulus bâtir ! Enfin quelque-chose que je pouvais créer toute seule, selon mes idées. Je dessinais un plan et le maître de construction me fit une offre. La trouvant trop chère, il me dit : « alors vous devez faire la maison plus pe-

tite ». Je la réduisis donc d'environ un mètre de chaque côté – et la nouvelle offre était acceptable. Ainsi, en 1985 (à 61 ans) je commençais à faire bâtir une maison, toute seule, selon mes idées – et j'ose dire, qu'elle était réussie.

Tout aurait pourtant pu mal tourner car, en creusant le trou pour la cave, les ouvriers tombèrent sur un rocher et il n'était pas sûr qu'ils arriveraient à l'enlever ou le faire sauter. Heureusement ils réussirent à s'en débarrasser et la maison fut construite d'après mes plans. Tout le rez-de-chaussé était un seul espace, sans portes et ouvert vers le sud par des fenêtres et des portes coulissantes vitrées. Le salon et la salle à manger étaitent séparés par deux marches et l'escalier menant à l'étage. La cuisine, côté nord, était ouverte vers la salle à manger et une armoire demi-hauteur servait de passe-plat. Ainsi, en cuisinant, je pouvais rester en contact avec mes hôtes. A côté de la cuisine se trouvait un garde-manger et ensuite un endroit pour faire la lessive, la couture.

A l'étage, côté nord, il y avait 2 chambres d'amis, séparées par une salle de bains, tandis que ma chambre à coucher était située vers le sud et avait sa propre salle de bains. Dans la galerie, j'avais installé mon bureau, car je continuais à organiser ou de proposer des concerts, des expositions d'art. En outre, comme membre du comité de la *Société Paderewski* à Morges, j'étais – à part l'organisation de div. concerts en son nom et la création/gestion de son Musée – également responsable de l'édition de ses ANNALES que je préparais alors chez moi, avec mon ordinateur.

Comme tout le terrain était une vigne, j'arrangeais un jardin uniquement autour de la maison. Pour la vigne j'avais trouvé une solution simple : un vigneron de la région s'en occupait ; je ne lui payais rien pour son travail, et il pouvait garder toute la récolte.

Dès lors je pouvais, étendue dans mon hamac, contempler avec émerveillement la vue si magnifique et imprenable sur le Léman. En outre, je n'ai jamais mangé de meilleurs abricots que ceux, poussant en espaliers contre ma maison. Il y avait égale-

ment des framboises et à côté de la sortie de la cuisine j'avais planté mes herbes préférées et des petites tomates. Mais j'avais réservé le plus de place pour des roses – de toutes les sortes et couleurs.

Pourquoi Paderewski?

Cette question m'a souvent été posée et je veux essayer de répondre. Dans mon enfance, j'entendais parfois ce nom étrange et je savais qu'il s'agissait d'un pianiste célèbre. Je crois même que mon père, mélomane, avait assisté à un de ses concerts à la Tonhalle de Zurich. Adolescente, je me plongeais dans les biographies de grands musiciens, avant tout de pianistes. Mais Paderewski ne m'intéressa pas trop, car il était toujours décrit comme homme du monde superficiel ; on parlait de sa fortune fabuleuse et de son train de vie luxueux, tandis que son jeu était critiqué. Ainsi, Harold C. Schonberg, dans son livre « Les grands pianistes », a écrit : « tandis que les autres pianistes comptaient ses fausses notes, Paderewski comptait ses dollars ». En ce temps-là, c'était le personnage de Franz Liszt qui me fascinait – pour découvrir bien plus tard qu'il y a une similitude étonnante dans leur vie et leur caractère : les deux étaient portés aux nues par leur public, leur crinières imposantes étaient une de leur « particularités communes » et ils gagnèrent des fortunes qu'ils dépensèrent généreusement. En plus, ils étaient tous les deux profondément croyants.

A l'âge de 50 ans, j'avais donc quitté mon poste à la tête de l'entreprise créée par mon père et vendu mes actions héritées pour m'établir dans la région lémanique et, après avoir trouvé cette maison spacieuse à Lutry, avec une grande cave aménagée, j'y organisais des concerts, des cours d'interprétation musicale et des expositions d'art – à but non lucratif – c'est à dire toutes les recettes étaient remises aux artistes.

C'est alors que Paderewski s'est « introduit » dans ma vie. Grâce à cette activité j'avais également fait la connaissance de Werner Fuchss, grand mélomane, autrefois ambassadeur Suisse – entre autres en Pologne – ainsi que co-fondateur et membre du comité de la Société Paderewski à Morges. Ayant assisté à beaucoup de mes manifestations, nous étions devenus amis et, trouvant que la Société morgienne avait besoin de personnes actives, il me « captura » alors comme membre de son comité. En outre, il avait, après sa retraite, écrit un livre sur Paderewski (alors le seul existant en langue française) et, dans ce but, rassemblé dans le monde entier du matériel le concernant. Comme il désirait l'offrir au Musée prévu par la Société, je l'aidais à le trier. Ainsi nous travaillions ensemble chaque jeudi matin et ensuite sa chère femme Françoise nous régalait avec un lunch exquis.

Puis j'ai lu son livre « *Paderewski, une vie, une œuvre* » (Edition Cabédita). Ce fut une révélation et mon opinion, d'abord un peu sceptique sur ce personnage, fit place à une admiration profonde. Voilà un pianiste, né dans un milieu modeste mais cultivé, qui est adulé par le public du monde entier, qui gagne des sommes faramineuses avec ses concerts – et dont les nombreuses actions humanitaires sont exemplaires. Mais ce qui m'impressionna le plus, ce fut son engagement spectaculaire pour la renaissance de sa patrie, la Pologne, qui n'existait plus en ce temps-là. Il est fascinant de lire comment Paderewski, novice en politique, mais fervant patriote, a réussi à convaincre tous les chefs d'Etat réunis à la *Conférence de Paix* à Paris, que la Pologne devait renaître. Le jour où il a pu poser sa signature sur le *Traité de Versailles* (1919), dont le point 11 confirma l'indépendance retrouvée de son pays, fut certes un des plus beaux de sa vie.

De son vivant adulé et célébré par le monde entier – étrangement, Paderewski mort fut oublié assez vite. En outre, ayant choisi Morges comme domicile pendant 40 ans, mon engagement pour la Société Paderewski avait comme but de raviver son souvenir et de démontrer ce qu'un homme peut réussir seul, par conviction et grâce à sa persévérance, son intégrité, son intelligence – et son argent. (Pourtant, les sommes énormes qu'il remporta avec ses concerts sont plutôt modestes, si on les compare avec celles encaissées aujourd'hui par une star du cinéma, du foot, un top-model – ou un banquier…).

Peu après avoir rejoint ce comité, j'organisais – au nom de la Société – un concert à la Salle Paderewski à Lausanne, en commémoration de la nomination de Paderewski comme *Citoyen d'honneur* de la ville et *Professeur honoris causa* de l'Université de Lausanne – en présence de l'Ambassadeur de la Pologne, du recteur de l'Université et des syndics de Morges et Lausanne qui honorèrent la mémoire de Paderewski par des allocutions. Comme interprêtes j'avais – évidemment – choisi mes amis Carlos Villa et Luc Devos qui jouèrent, entre autres, la *Sonate pour violon et piano* de Paderewski, très rarement entendue. C'était le premier concert de toute une série dont je fus ensuite responsable, au nom de la Société – p. ex. à Morges, au Temple et à Beausobre. Une des manifestations certes les plus importantes était la **répétition** du dernier concert de Paderewski en Europe (1938) à la Salle del Castillo à Vevey, en 1988 – exactement, jour pour jour 50 ans plus tard, dans cette même salle, avec le pianiste Luc Devos, né en 1960 =100 ans après lui – et également en présence de l'Ambassadeur de la Pologne et des autorités de Vevey, Lausanne et Morges. (Je dois dire que c'est un sentiment très agréable d'avoir rempli une salle de 800 places avec des auditeurs enchantés). En plus, des amis avaient enrégistré ce concert de façon professionnelle, de sorte qu'une cassette en était – et est toujours – disponible.

En 1991, lorsque la commune de Morges – domicile de l'artiste de 1897-1941 – mit à disposition de la Société Paderewski un beau local de 70 m^2 au Centre culturel de la ville, pour y créer – enfin – un Musée Paderewski (en effet son but principal dès sa création en

1977), je m'investis corps et âme dans sa réalisation – sans mandat, ni contrainte, et surtout ne voyant aucun membre du comité s'en occuper. Comme j'ai une « fibre artistique », la décoration du Musée et de ses vitrines – avec le matériel déjà rassemblé par la Société – fut un travail qui me convenait et grâce à mon expérience « bureaucratique » je pouvais également organiser et gérer la partie administrative de façon professionnelle. Le comité me laissait tout simplement faire, sans y montrer de l'intérêt ou m'offrir une aide (comme seul conseil on me recommanda de faire venir une décoratrice du Grand Magasin La Placette, pour arranger les vitrines…). A l'inauguration (1991) – à laquelle Werner Fuchss manqua malheureusement, étant décédé peu avant – mon nom n'était mentionné dans aucun des divers discours – même pas dans celui du président de la Société. Tous mes amis présents en furent consternés, tandis que moi-même, si contente de la réussite de mon travail, je ne le remarquai à peine. Pourtant, cette attitude aurait dû m'avertir.

Ensuite, par des recherches compliquées et une correspondance abondante le nombre de documents et d'objets souvenirs déjà rassemblés augmenta par des dons venant de tous les coins du monde, en particulier de la Suisse, de l'Amérique, de l'Angleterre et de la Pologne. La plus grande et la plus précieuse partie de ce matériel provient de Mme Anne Appleton-Strakacz, la fille de Sylwin Strakacz, le dernier secrétaire privé (pendant 40 ans) de Paderewski, établie en Californie. Enfant, elle habitait, avec ses parents, chez Paderewski dans sa villa « Riond-Bosson » à Morges et à l'âge de 17 ans elle était également présente à la mort de l'artiste à l'Hôtel Buckingham à New York. Comme le défunt n'avait pas d'héritiers – à part sa sœur qui mourut quelques mois après lui – les Strakacz avaient alors conservé ses objets et documents personnels, dans l'idée de pouvoir les confier un jour à un Musée consacré au grand artiste et patriote. Lorsque M. Fuchss – ayant déja pu contacter Mme Appleton (dont les parents étaient décédés) pour écrire son livre – l'informa sur le projet d'un Musée Paderewski à Morges, elle lui envoya, enchantée, une caisse pleine d'objets et de documents ayant appartenu à l'artiste, en déclarant « c'est là qu'ils doivent

être ». Parmi ces trésors se trouvent non seulement des lettres manuscrites de lui-même ainsi que de diverses personnalités du monde artistique et politique – et même d'un Pape ! – mais également une grande collection de photos, programmes, articles de presse, ainsi que quelques objets personnels de Paderewski – dont le plus précieux est son anneau de mariage – ainsi que la bible de Mme Paderewska – dans laquelle j'ai trouvé, avec émotion, une photo d'elle, sur son lit de mort à « Riond-Bosson ».

Les visiteurs, en nombre toujours croissant de ce petit musée et venant de tous les coins du monde – étaient enchantés par ce lieu de mémoire et – si j'ose le dire – par ce que je leur racontais avec beaucoup d'enthousiasme. Quant aux chercheurs, ils pouvaient facilement s'orienter, puisque j'avais enrégistré le matériel disponible (env. 3600 items) sur ordinateur, avec le programme « File-maker », dont j'avais appris à me servir spécialement dans ce but. Lentement ce petit Musée c'est fait un nom et j'étais même invitée à donner quelques discours sur Paderewski, p. ex. pour l'inauguration d'une école polonaise à Bâle et les dames du Zonta-Club (la section féminine du Rotary) à Lausanne.

Finalement, en 1999, je quittais le comité, pour être libérée de tous ses devoirs à ma charge (comme p. ex. la conception des ANNALES, le contrôle des membres, pratiquement toute la correspondance en trois langues), afin de pouvoir me concentrer uniquement sur le Musée, qui demandait toute mon attention. Je fus alors nommée « membre d'honneur » de la Société. Quant au travail, il n'y avait pourtant aucun changement – aucun des membres du comité ne reprit mes tâches ou désirait s'en informer. En revanche, une phonothèque fut installée au Musée. Bien que sceptique, je saluais d'abord cette innovation – avant tout vu l'enthousiasme peu commun du comité – et pensant également qu'elle apporterait du monde supplémentaire au Musée. Ce fut pourtant une grave erreur, non seulement à cause du manque de place, mais aussi parce que ses clients ne montraient aucun intérêt à Paderewski.

Puis, les phonothèquaires – en parfait accord avec le comité – et bien qu'ayant totalement ignoré mon travail – désirèrent gérer

« également » le Musée, c.a.d. simultanément pendant leur présence de deux demi-journées hébdomadaires. Il était même envisagé de déménager le Musée dans un endroit plus grand pour avoir plus de place pour – la phonothèque ! Quant à moi-même, j'étais considérée comme superflue, bien que j'étais présente presque tous les jours – et certainement pas en me tournant les pouces. Pour finir, le comité n'ayant quand même pas osé me renvoyer, les phonothècaires s'en allèrent, offensés et en faisant une grande tragédie dans la presse, dont j'étais la seule coupable, « *parce qu'elle voulait toujours faire tout elle-même…* » – et le comité, bien qu'ayant totalement ignoré mon activité, déclara publiquement que « *je considérais ce Musée comme mon pré carré personnel* ». Malgré cette malveillance et surtout ne voyant aucun de ses membres intéressé à ou capable de continuer mon travail, je ne quittais pas mon poste.

Un jour, j'ai reçu un appel de l'Ambassadeur de la Pologne à Berne, S. Exc. Marek Jedris. Il me dit qu'il semble être le seul Polonais qui n'ait pas encore vu ce petit Musée dont on lui parle de tous les côtés en termes élogieux et qu'il était donc temps qu'il vienne le voir. Le jour convenu il arriva avec un grand bouquet de fleurs et resta environ trois heures, car il voulait tout voir et savoir. Ensuite il me pria de demander une offre auprès d'un sculpteur de la région, pour une plaque du Musée, similaire à celles déjà existantes à Morges, à fixer à l'extérieur du bâtiment – et que la Pologne désirait lui offrir. Quelques mois plus tard il m'informa que le Ministre des Affaires Culturelles Polonaises, M. Stanislaw Zurowski, avait décidé de me conférer la « Médaille d'or du mérite » de la République de Pologne, en appréciation de mon travail, et que je pouvais choisir le lieu pour la cérémonie de la remise – soit le Musée, l'Ambassade, ou un autre endroit à ma convenance. J'aurais bien voulu proposer le Musée mais, vu la réaction assez froide ou indifférente du comité (ses membres m'en félicitèrent entre deux portes, comme un devoir inévitable) je choisis l'Ambassade à Berne.

Entretemps il y avait eu un changement d'ambassadeur et ce fut son Exc. Dr. Jerzy Marganski qui m'informa que la remise de ma médaille sera sa première mission officielle en Suisse et que je pou-

vais inviter autant de personnes que je désirais. Il y en avait env. 80, y compris M. E. Voruz, syndic de Morges, mon frère et tous mes amis – et mon protégé Luc Devos vint spécialement de Bruxelles pour jouer (sur le piano de l'Ambassade, apparemment offert en son temps par Paderewski) quelques œuvres de Chopin et de Paderewski. Ce fut une fête magnifique (24.7.02) et je ne pouvais pas croire d'être recompensée et honorée par – une Nation ! Dans mon petit discours je disais que c'était un des plus beaux jours de ma vie. Quelques membres du comité de la Société étaient présents – mais je sentais bien qu'ils ne partagèrent pas ma joie, considérant que cette distinction aurait dû revenir au président – d'ailleurs absent, en Australie.

Passant pratiquement tout mon temps à Morges, j'avais finalement vendu ma maison à Corseaux et m'étais installée provisoirement dans un studio à Morges. En effet, j'avais d'abord un autre plan : Vu mon âge avancé, je voulais louer une très grande maison pour y habiter avec plusieures personnes seules, d'âges différents, c.a.d. pas uniquement âgées. Chaque habitant aurait pu – s'il le voulait – meubler sa chambre lui-même, mais pour le reste de la maison j'avais assez de mobilier, y compris le piano à queue, ma bibliothèque, de la vaisselle etc. Les frais auraient été partagés par les habitants. Mon idée a été saluée partout comme « géniale » – et j'avais environ 30 intéressés. Mais il n'y avait pas de maison de cette grandeur à louer et je ne pouvais pas en acheter une, car je devais également vivre de quelque chose. Ce plan est donc tombé à l'eau, bien que j'aie pu en parler à la radio, et la presse en avait publié un grand article avec ma photo.

Je décidais alors de m'établir définitivement à Morges et depuis j'habite dans cette charmante petite ville et m'y sens très bien. Le lac, le magnifique parc, les magasins, tout est accessible en 5 minutes à pied et les habitants sont très gentils et amicaux. J'avais donc cherché un appartement plus grand, de préférance au centre – ce qui était pratiquement impossible. Mais mon ange gardien est à nouveau intervenu : Un jour, en regardant – par hasard – le panneau près de la caisse au super-marché, une petite annonce me sauta littéralement aux yeux : « Appartement de $3^1/_2$ pièces au centre de Morges, à louer tout-de-suite ». J'allais le voir et l'annonceuse me raconta qu'elle l'avait loué parce qu'elle voulait divorcer, mais entretemps elle s'était reconciliée avec son mari et désirait s'en débarasser au plus vite. L'appartement était conforme à mes idées et je pouvais le louer tout-de-suite.

Quant à mon activité pour la Société Paderewski, le comité continua à l'ignorer. Ainsi, le double CD « *Paderewski in recital* », édité en Angleterre grâce à ma collaboration avec les producteurs, n'a trouvé aucune attention. Même dans les ANNALES, dont je n'étais plus responsable, il n'était plus offert – bien qu'il présente quelques œuvres jamais publiées auparavant. Il s'agit donc d'une réalisation

importante de la Société qui figure, en outre, comme « coproductrice » sur le CD et dans le booklet. Mais, malheureusement, c'était "encore" moi qui en était responsable…

Plus tard je pouvais aussi créer, avec le confiseur Meier à Morges, un « Chocolat Paderewski ». Comme il offrait une « Praline Audrey Hepburn » (l'actrice avait son domicile à Morges-Tolochenaz et y est également enterrée) je lui avais proposé cette idée qu'il adopta avec enthousiasme – d'autant plus qu'il y a encore quelques habitants de Morges qui se souviennent de Paderewski, se promenant dans les rues, ses poches pleines de douceurs, qu'il aimait distribuer aux enfants. Je lui livrais alors une photo et un texte pour la boîte, et chaque praline fut munie de la signature en or de Paderewski. C'était une idée réussie et l'Ambassade de la Pologne à Berne en achetait des quantités importantes pour en régaler ses hôtes venant de tous les coins du monde – et même l'actuel propriétaire des anciens domaines de Paderewski en Californie (Paso-Robles) désirait les importer. Par contre, le comité de la Société Paderewski les a pratiquement ignoré.

Quant aux ANNALES, malgré ma demande d'en être déchargée, le comité m'imposa encore l'édition 2002. Mais un jour, peu après leur parution, j'ai dû constater que les heures d'ouverture du Musée avaient été changées, sans m'en dire un mot. C'était par un visiteur régulier, me demandant une confirmation, que j'ai dû l'apprendre, puisqu'il avait lu ce changement dans les propositions de l'Office du Tourisme. En outre, un des Messieurs du comité croyait soudainement devoir me donner des ordres ou me contrôler, bien qu'il n'ait aucune idée du système de classement que j'avais introduit et ne sait pas se servir de l'ordinateur. C'était par hasard, en lisant le procès verbal d'une séance du comité – trainant quelque part (!) – que j'ai dû apprendre que la responsabilité pour le musée lui avait été confiée. Lorsque je demandais une explication, ni le président, ni le vice-président ne s'étaient dérangés pour me la donner. Ils en avaient chargé le trésorier qui – au lieu de venir me parler au Musée – me convoqua à son bureau de travail à l'UBS, pour me dire de façon insolente, que « je devais quitter mon poste,

parce que j'étais trop vieille, tout le monde me détestait et n'importe qui d'autre, plus jeune, pouvait faire mon travail – même mieux que moi..». Je dois dire que jamais dans ma longue vie je vécus une telle injustice et humiliation. Ainsi, au lieu de me soutenir et de m'aider dans mon enthousiasme «appliqué», on désirait se débarrasser de moi – sans remplaçant(e) à disposition – jusqu'à ce jour.

Littéralement abattue je quittais mon poste (2003) – d'ailleurs sans tambour ni trompette – car le dernier jour de mon engagement bénévole de 20 ans, aucun membre du comité n'était présent. Personne ne désirait connaître le travail effectué ou encore en vrac et ce fut la secrétaire qui m'indiqua – par téléphone – un endroit où je devais déposer les clefs. En outre, le président, bien que n'ayant jamais montré le moindre intérêt à mon travail, avait déclaré dans la presse: «*il fallait se séparer d'elle, parce qu'elle voulait tout faire elle-même, considérant ce Musée comme son pré carré*».

Comme unique «cadeau d'adieu» on m'avait «laissé» l'ordinateur que j'avais introduit – puisque derrière mon dos, et sans avoir la moindre idée du travail à faire, un appareil d'un autre système avait été acheté, en y faisant transférer mes dossiers par des spécialistes – avec le seul résultat qu'une partie, non compatible, en a été perdue – et tout mon inventaire apparait en colonnes interminables, inutilisables. Mais cela semble être sans aucune importance, puisque, jusqu'à ce jour, il n'y a personne qui sache ou désire gérer, compléter ou consulter cet inventaire.

En ce qui concerne le catalogue du Musée – en 4 langues – il a subi le même sort car, env.1an après mon renvoi, la secrétaire me demanda par téléphone de venir (!) y ajouter un supplément, puisque personne du comité n'en était capable. Pourtant, c'était impossible, car ce catalogue est également devenu inutilisable, «grâce» au changement d'ordinateur, jugé nécessaire.

Quant à l'appareil qu'on m'avait généreusement «laissé» comme unique «cadeau d'adieu» – après l'avoir installé chez moi, j'ai dû constater qu'il était complètement vide! Non seulement tous mes dossiers y avaient été effacés, mais également les programmes de travail, de sorte qu'il n'était plus utilisable. (il faudrait se de-

mander **qui** a décidé et réussi à faire cette « vidange » ?) Heureusement j'avais sauvegardé tous mes dossiers sur une disquette que j'avais emportée et les jeunes employés d'un magasin spécialisé les ont tous remis dans l'appareil « hérité » – indignés et gratuitement. Je suis donc toujours – et la seule personne ! – à même de donner toute information sur la collection au Musée. Peut-être s'en souviendra-t-on un jour…

Cinq ans après mon départ, on pouvait lire dans la presse : « la Société a investi une somme importante pour la gestion informatique des documents qu'elle détient au Musée ». En effet, le président avait engagé une conservatrice professionnelle (rencontrée par hasard lors d'une promenade) pour établir – comme « grande innovation » – une inventaire du Musée. Je n'ai pas vu son travail, car aucun membre du comité ne sait en donner des informations.

En ce qui concerne les ANNALES, dont j'étais responsable pendant 10 ans, le cahier édité après mon départ compte pour 2 ans (2008+9) mais il présente moins de pages que toute édition précédante, annuelle – et depuis 2010 (précisément le 150e anniversaire de Paderewski !) il n'y a plus aucune édition. Pourtant, selon ses statuts, il s'agit d'une des prestations obligatoires de la Société.

* * *

J'ai donc dû abandonner le Musée – mais pas Paderewski. En effet, je suis – toujours – en relation amicale avec ses adeptes un peu partout dans le monde, et mon âge avancé ne dérange que moi-même. Mais cette « histoire » a eu des conséquences défavorables pour la Société, dont elle ne se rend pas (encore) compte – ou dont elle se moque. En outre, beaucoup de ses membres ont démissionné, ce qui a incité le comité à … augmenter les cotisations….

Quant à Mme A. Appleton-Strakacz aux Etats Unis, la donatrice la plus généreuse et importante du Musée, avec laquelle j'avais d'excellentes relations amicales, elle n'a reçu aucune information sur mon successeur – puisqu'il n'y en a pas. En revanche, bien qu'ayant été nommée « Membre d'honneur », le comité a eu l'au-

dace de lui demander de payer encore une fois la cotisation de membre à vie (pourtant payable une seule fois !), augmentée de Fr. 500.– à 1'000.–. Furieuse et ayant perdu toute confiance, elle ne veut plus rien savoir de cette Société et a légué les trésors dont elle dispose encore et qu'elle avait destiné au Musée morgien, à d'autres Institutions.

La plaque pour le Musée, promise par l'ambassadeur, fut finalement fabriquée en Pologne. Je lui avais remis le texte en français ainsi qu'un des petits médaillons en cuivre, pour la décorer. C'était mon cadeau, mais je ne lui en disais rien. Le comité, par contre, le savait – puisque je l'avais payé. En décembre 2005 la plaque fut enfin livrée, fixée au bâtiment et solennellement inaugaurée, en présence de l'ambassadeur et des autorités de Morges. Divers discours furent prononcés, également par le président de la Société, qui remercia tous les responsables de cette réalisation – sauf la donatrice (présente) de ce médaillon.

L'attitude du comité envers moi – après avoir profité pendant des années de mon travail gratuit et avant tout de mes idées – est incompréhensible et même ignoble. En outre, elle est totalement contraire à la mentalité et les qualités du personnage dont la société devrait – selon ses statuts – « honorer et maintenir vivante la mémoire ».

Mon titre de « membre d'honneur » je l'ai rendu en 2008, puisqu'il ne correspond pas à la réalité – et ma Médaille d'or du Mérite de la Rép. de Pologne (encadrée, avec une petite photo de moi) je l'ai lèguée à l'Ambassade de la Pologne à Berne, étant certaine qu'en la confiant à la Société, elle disparaitra dans un coin perdu. D'autre part, je suis toujours en contact amical avec les adeptes sérieux de Paderewski, avant tout en Amérique, en Angleterre, en Allemagne et, évidemment, en Pologne. Si je pouvais accepter toutes les invitations que je reçois toujours, je serais constamment en voyage…

Epilogue

Depuis des années je voulais, au printemps, aller chercher des primevères dans les champs – mais, étant toujours trop tôt ou trop tard, je n'en trouvais jamais. Un jour, j'emmenais un groupe de visiteurs à Riond- Bosson pour leur montrer les vestiges des propriétés de Paderewski. En levant le bras pour désigner où se trouvaient le petit lac, les serres de fleurs ou de légumes, le cimetière des animaux etc., un de mes gants tomba par terre. En me baissant pour le ramasser, je trouvai, tout près de mon pied, un petit groupe de primevères, toutes florissantes. Il n'y en avait nulle part ailleurs sur cet immense terrain. Emue j'en cueillis quelques-unes et, en regardant le ciel, je m'imaginai que c'était un clin d'œil encourageant du Maître….

Rita Rosenstiel
de 1983-99 membre du comité de la Société Paderewski
et de 1991-2003 conservatrice du Musée Paderewski à Morges

Selon les nouvelles dans la Presse, le Musée Paderewski, transféré au Château, est virtuel et a laissé tomber la présentation des meubles et la plupart des objets. Alors ou finira ce matériel précieux, collectionné pendant des années et généreusement offert ou prêté par des personnes ayant encore connu ou rencontré Paderewski ? Mais, comme on vient de me le rappeler : Cela ne me regarde plus…

(sigle « fabriqué » par moi-même – mais ignoré)

Suite – et Fin – de «mon histoire»

Je vivais paisiblement dans mon petit appartement à Morges, en recevant, vu mon âge avancé, une aide pour le nettoyage, offerte par le Service social de la commune. En outre, on me livrait 2 fois par semaine le repas de midi. Les autres jours je me rendais soit dans un petit bistrot chinois tout près de chez moi, soit au restaurant de la Coop ou de la Migros – ou alors je me régalais avec des spaghettis préparés à ma façon. J'étais également en train de trier mes papiers, aidée par une assistante sociale, avec laquelle j'avais aussi discuté de mon éventuel transfert dans une maison de retraite. J'en avais déjà visité quelques unes, mais – paradoxalement – celle qui m'intéressait et que j'avais inspecté accompagnée par mon médecin, ne voulait pas de moi – « puisque j'étais encore en trop bon état » ! J'avais également visité, avec cette assistante, un EMS à Lully et, une de ses pensionnaires étant décédée, sa chambre m'était offerte. Bien que n'ayant pas pu la voir et sous une sorte de pression de mon assistante et de la directrice de cet établissement, j'acceptais de m'y installer. Pourtant, sur le chemin de retour, voyant plus clair, je réalisais que je ne désirais pas être placée à la campagne, loin de tout ce qui représentait ma vie

d'avant, et j'annulais cet accord, en précisant que je désirais, si possible, rester à Morges ou un village voisin – et, de préférence, dans un studio protégé.

Puis, un jour, en consultant/triant mes papiers avec cette assistante, elle me demanda de chercher un document se trouvant dans la chambre à côté. En le lui apportant, je trébuchais – sans pourtant tomber, puisque j'ai toujours une réaction rapide. Mais cette dame cria que cela ne va plus comme ça, je ne pouvais plus vivre seule, c'était « trop dangereux » etc etc. En outre, quelques jours avant j'avais créé une petite « inondation » dans la cuisine. En lavant ma vaisselle, j'attendais un appel de la part de mon frère, qui avait été transféré dans un hôpital et lorsque le télephone sonna, j'y courrais pour répondre – sans fermer le robinet correctement. Ainsi, l'eau a coulé sur le sol et pénétré sur le plafond du locataire en dessous. (La réparation de ce dégat a ensuite été payée par mon assurance – et le locataire – enchanté – avait un plafond neuf…) En plus, une plaque de mon four ne fonctionnait pas et j'attendais toujours sa réparation réclamée – en vain – auprès du gérant de l'immeuble. Par la suite, et « grâce » aux déclarations de cette assistante, j'ai dû passer un examen psychiatrique qui précisait que j'étais atteinte d'une « déficience mentale » et de « troubles psychiques » et on m'imposa un curateur, qui devait s'occuper de « ma sécurité et de mes biens » – et m'aider à trouver un lieu de retraite « à ma convenance ».

Lorsque ce curateur vint me voir pour la première fois, il ne montra aucun intérêt à ma personne. Au lieu de discuter avec moi, pour faire connaissance et s'informer sur mes idées concernant un éventuel déplacement, il se promenait seul dans tout mon appartement, faisant des photos (!) de mes meubles et des remarques sur leur valeur, comme p. ex. « cela vaut bien quelque-chose ». En outre, il voulait savoir quels objets/meubles je désirais garder et lesquels étaient à vendre ou à jeter. N'ayant aucune idée de mon futur logement, je trouvais cette demande déplacée et ne pouvais lui donner que quelques indications vagues.

Peu après, il m'emmena visiter l'EMS Nelty de Beausobre à Morges, mais le directeur n'étant pas présent, il conversait unique-

ment (et seul) avec la secrétaire qui me montra alors 1 ou 2 chambres que je trouvais assez tristes. Quelques jours après, le curateur revenait chez moi, sans rendez-vous, tôt le matin – accompagné par son épouse – m'annonçant qu'il avait obtenu une place pour moi dans cet EMS et que je devais ramasser les habits et objets que je désirais y emporter, puisqu'il fallait que j'y entre tout de suite. Assez confuse – et pensant qu'il faut « obéir » au curateur – je remplissais une petite valise à roulettes avec les choses les plus nécessaires, supposant pouvoir chercher le reste – ou en disposer – plus tard, d'autant plus que mon loyer était payé jusqu'à la fin du mois – et il y avait un dépôt de garantie de 2 mois à la banque. Puis – en me laissant tirer cette valise moi-même – il m'emmena dans cet EMS, situé au centre de la ville. Mais au milieu de la route il s'arrêta, me demandant de lui remettre les clefs de mon appartement, ainsi que les cartes de crédit de ma Banque et de MANOR. En outre j'ai dû lui montrer le contenu de mon porte-monnaie. Il y avait un peu de monnaie et env. Fr. 250.– en billets. Il prit tout, sans me donner une quittance et, en déclarant que je n'en aurais plus besoin, il me laissa alors entrer dans cet EMS, sans un sou en poche. La chambre « libre » pour moi était à 2 lits, dont un occupé par une dame souffrante, qui ne pouvait pas marcher et qui criait parfois la nuit. En outre, je devais partager le (seul) lavabo avec elle.

Totalement abattue, je ne savais pas quoi faire et essayais de trouver de l'aide. Mais par qui ? Finalement, j'ai pu m'installer dans une chambre à un lit et, sur mon insistance, le curateur m'a fait apporter mon ordinateur+imprimante avec une petite table (de son choix, plutôt décorative et peu pratique), mon secrétaire, deux chaises, un (vieux) fauteuil, env. une centaine de mes livres – c.a.d. uniquement les volumes se trouvant dans ma chambre à coucher ! – et ma collection de tableaux (encadrés) du peintre italien T. Repetto, que j'avais marqués avec un point rouge, en l'informant qu'il faudra les faire chercher par une galerie au Tessin, dont je lui avais indiqué l'adresse. Mais il avait préféré ne pas s'en occuper.

Quelques jours après, m'étant un peu remise de ce choc, je désirais retourner dans mon appartement pour récupérer des habits,

du linge, mes papiers etc. N'ayant plus de clefs, je demandais à la concierge de me l'ouvrir – il était complètement vide ! Tout avait disparu – non seulement mes meubles, tapis, lampes, rideaux, articles de cuisine-vaisselle-argenterie-provisions etc., mais également tous mes habits+linge, produits de soins, mes livres, disques, albums de photos, dossiers de correspondance, de factures (payées ou non payées), certificats, articles de presse, etc… Deux jours plus tard le curateur – que j'avais essayé en vain d'atteindre – m'annonça par téléphone et d'une voix triomphante, avoir vendu tout mon ménage à un brocanteur, pour la somme totale de – SFr. 1'500.–! Il ne m'a pourtant pas indiqué le nom de l'acheteur et je n'ai pas vu cet argent. Plus tard – sur demande de mon avocate – j'ai reçu une liste des meubles et objets vendus à ce prix ridicule et la copie d'une facture pour l'incinération de1'700 kg de matériel – désigné comme « déchets ». Ainsi, avec un mépris total de ma personne, il a fait brûler tout mon ménage y comprirs mes habits et mes effets personnels, albums de photos (enfance, voyages, travail), toute ma correspondance, toute ma bibliothèque d'env. 1000 livres – dont quelques-uns très précieux et dédicacés par les auteurs – tous mes disques, CDs et cassettes (enrégistrements de concerts organisés par moi même), articles de presse concernant mes activités etc. etc. Bref, il a détruit tout mon passé.

Quant aux meubles et objets non indiqués sur cette liste – comme p. ex. le séchoir pour le linge, tout neuf – où sont-ils ? Et mon argenterie (6 couverts en 8 espèces de la marque Jetzler) l'a-t-il également fait brûler ? En effet, d'après le bottin, ce curateur est « promoteur de vente » (une désignation bien « élastique ») et dispose d'un local d'entrepôt. Je devrais donc pouvoir visiter ce lieu, sans le prévenir, pour y trouver encore du matériel m'appartenant – et qu'il n'a pas encore vendu. Quant à ma jaquette en fourrure persane et ma cape en vison – est-ce que c'est sa femme qui s'y promène maintenant ?

En outre, ce Monsieur avait fait dévier tout mon courrier à son adresse, mais au lieu de me le remettre, il l'a également brûlé, comme il m'informa plus tard, par téléphone, d'une voix triomphante. Ainsi – bien qu'ayant des amis un peu partout dans le

monde et qui n'ont jamais oublié ma fête – je n'ai reçu rien du tout pour mon (90e !) anniversaire – d'ailleurs ignoré par la direction de mon « exil imposé ». Jamais dans ma longue vie je n'ai vécu un anniversaire aussi isolé et déprimant et je me demandais si cela valait vraiment la peine d'être devenue si vieille – et en relativement bon état ! Au moins la commune de Morges n'a pas oublié ma fête et le syndic et l'attaché culturel sont venus me voir, en m'apportant la traditionnelle bouteille de champagne et un gâteau, que nous avons alors « savouré » ensemble – pourtant dans une humeur peu joyeuse…

Un mois après mon placement et sur mes protestations auprès du juge de paix, mon courrier m'a finalement été remis. Par la suite j'ai reçu une facture avec ordre de poursuites pour un appareil de gymnastique que j'avais commandé à l'essai. Puisqu'il ne me convenait pas, je l'avais mis de côté, pour être renvoyé. Lorsque le curateur, en inspectant mon appartement, le trouva, je l'informais que je désirais le renvoyer. Il me dit alors qu'il s'en occupera lui-même et l'emporta. Mais, ne l'ayant pas renvoyé, j'ai alors reçu l'ordre de paiement avec menace de poursuites – et mon avocate a finalement dû régler ce gachis.

Une de mes amies, horrifiée par mon sort, en a alors informé un journaliste de *24Heures* qui est venu me voir. Ensuite son article, remplissant une page entière, fut publié, avec une grande photo de moi, assise sur le lit de mon « exil » imposé. Les autres journeaux ont également publié des articles sur « mon cas » et j'ai alors reçu d'innombrables lettres, des cadeaux, des fleurs, du chocolat, des offres de meubles, de logement, d'invitations etc. etc., de personnes inconnues, mais horrifiées et pleines de sympathie. En plus, une dame, habitant près de Vevey, s'occupe de moi comme si elle était ma mère/sœur/parraine et une avocate, également de Vevey, défend dès lors mes droits avec conviction et compétence. Et finalement, la télévision Suisse Romande est venue me filmer dans cette « demeure imposée », pour l'émission « Temps présent », qui a déclenché une autre avalanche d'indignation – ainsi que la peur des vieillards de devoir subir le même traitement. En effet, je suis

presque devenue une « célébrité », car des gens, me reconnaissant dans la rue, au restaurant, au super-marché, m'ont exprimé leur compassion/épouvante.

Quant au Musée Paderewski – dont j'étais la créatrice/conservatrice (bénévole) – il a été transféré au Château de Morges, la commune désirant mettre son ancien local au « Grenier Bernois » (Centre culturel) à la disposition de la Bibliothèque se trouvant sur le même étage et manquant de place. Pour pouvoir effectuer ce transfert, le comité de la Société propriétaire aurait donc eu besoin de l'inventaire de ce musée. Mais ces Messieurs, bien que totalement ignorants – et après m'avoir chassé, me trouvant trop vieille et superflue – ayant jugé nécessaire de changer le système informatique – impeccable – que j'avais introduit, tous mes dossiers y transférés sont totalement déformés et devenus inutilisables. Le directeur du Château est donc venu me voir dans mon exil imposé, pour en recevoir une copie, puisque – heureusement – j'en avais gardé une pour moi, sur disquette. Ce Musée pourrait donc être recréé – avec « mon » inventaire. Pourtant, dans le budget publié et très détaillé d'un projet gigantesque et sophistiqué, proposé par une maison spécialisée et qui devrait (d'après les nouvelles dans la presse) coûter entre Fr. 2-400'000.–, mon nom n'est mentionné nulle-part et je ne verrai – évidemment – pas un sou de cette somme énorme. Mais finalement, et également d'après les nouvelles parues, ce « nouveau Musée » est virtuel et a laissé tomber la présentation de la plupart des objets et documents. *Alors ou se trouve ce matériel précieux, collectionné et offert ou prêté par des personnes ayant encore connu ou rencontré Paderewski ?* Mais comme on me l'a fait savoir : celà ne me regarde plus…

Cela fait maintenant plus que trois ans que je « végete » dans cet EMS, entourée par des personnes, dont la majorité, même plus jeunes que moi, ne peuvent plus marcher, ni parler correctement, ni s'occuper de leur toilette, ni lire ou écrire – ou se servir d'un ordinateur. Quant à mes finances, on a vidé mon compte en banque et séquestré ma rente, pour payer ma pension ici, dont une partie – parait-il – est à la charge de l'état. Je reçois un argent de poche de

Fr. 250.– par mois, totalement insuffisant pour pouvoir remplacer – au moins – une partie de mes affaires personnelles disparues. En outre, mon frère et unique parent restant est décédé (10.4.2015) et mon nouveau curateur (une dame) m'informa que, si jamais je devais hériter de l'argent de sa part, je n'en verrais pas un sou, puisqu'il sera également confisqué par l'Etat[2].

Ainsi ce curateur – au nom des autorités supérieures mais ignorantes – a tout simplement disposé de moi comme d'un objet dérangeant, superflu, qu'il fallait « caser », pour en être débarassé aussi vite que possible – en m'imposant cette « maison de repos », dont la qualité de vie offerte – y compris la nourriture (j'ai déjà perdu 5 kg !) – me conviennent peu. Pourtant, avec mes revenus, le soutien de la commune et de mes amis, j'aurais pu continuer – et terminer – ma vie sans problèmes, en choisissant moi-même une maison de retraite ou un studio protégé, en y arrangeant ma chambre avec les meubles et objets de mon choix et en disposant également de tout mon ménage disparu/détruit derrière mon dos.

Au moins, cette misère m'a confirmé qui sont mes **vrais** amis – et j'en ai même gagné quelques nouveaux, formidables, qui s'occupent de moi avec gentillesse, compétance et générosité. Pourtant, avec mes 93 ans, il ne me reste plus qu'à attendre – et souhaiter – la fin de cette vie devenue difficile et humiliante.

Rita Rosenstiel
Printemps 2017

---

[2] Mon frère n'avait plus de fortune non plus et je n'ai rien hérité. En plus, grâce à l'efficacité de ce curateur, je n'ai plus aucune photo de lui et de notre enfance.

Rita Rosenstiel
EMS Nelty de Beausobre
CH-1110 Morges

Il parait que les autorités attendent toujours l'inventaire de mon ménage que ce curateur aurait dû établir avant d'en disposer – c.a.d. le faire brûler – sans m'en informer ou demander mon autorisation. Par contre, mon inventaire que j'ai établi d'après ma mémoire intacte, est ignoré.